

Boutet de Monvel, Jacques Marie L'amant bourru

P4 1957 B78 A85







# L'AMANT BOURRU, COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS LIBRES;

REPRÉSENTÉE par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le Mercredi 14 Août 1777.

## DÉDIÉE A LA REINE.





390410

## A PARIS;

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXVII.

AVEC APPROBATION ET PERMISSION.



# PERSONNAGES.

LA COMTESSE de Sancerre, Mile. Doligni. jeune Veuve.

LA MARQUISE de Martigue, fon Amie.

Mmc. Bellecourt.

CHARLES DE MORINZER, M. Molé .

Le Marquis de MONTALAIS, Amant de la Comtesse.

M. de Monvel.

Le Comte de PIENNE, Amant de la Marquise.

M. de la Rive.

SAINT-GERMAIN, Domeftique de la Comtesse.

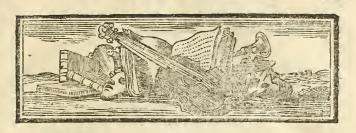
M. Préville.

Un LAQUAIS.

M. Marchand.

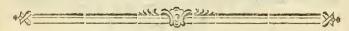
Plusieurs DOMESTIQUES.

La Scène est à Paris dans la Maison de la Comtesse.



# L'AMANT BOURRU, COMÉDIE

Le Théâtre représente le Salon de Compagnie de la Comtesse de Sancerre, où l'on voit plusseurs fauteuils; au sond est la porte de son cabinet, & à droite celle par où l'on entre de dehors.



## ACTE PREMIER.

## SCENE PREMIERE.

MORINZER, SAINT-GERMAIN & plusieurs DOMESTIQUES, avec lesquels Morinzer se débat en entrant, & qui veulent s'opposer à son passage.

#### MORINZER.

MORBLEU, je veux la voir —
SAINT-GERMAIN.
Mais, Moofieur, fur mon âme —
MORINZER.

Et pourquoi m'empêcher? —— SAINT-GERMAIN.

Vous demandez Madame?

A ij

MORINZER.

Oui, Madame — Ehbien? — Quoi? — Vous êtes étour dis!— S A I N T - G E R M A I N. Mais elle n'est point au logis.

MORINZER.

Elle y doit être - Oui.

SAINT-GERMAIN. Non, Monfieur.

MORINZER.

Bagatelle ?

Il faut qu'en ce moment Madame soit chez elle, Et je prétens entrer — J'entrerai, je vous dis.

SAINT-GERMAIN, aux autres Domestiques.
Cet homme a perdu la cervelle.

MORINZER.

Comment? Quoi, maraut? Que dis-tu &

Tu me crois fou, fi j'ai bien entendu!

Ecoutes, mon ami, vas m'annoncer, te dis-je

Non, non, le plus court est d'entrer.

Je vais ----

SAINT-GERMAIN, aux Domestiques,
Il a quelque vertige!
MORINZER.

Oh, la maudite femme!

SAINT-GERMAIN.

Il faut nous retirer;

Il devient furieux.

MORINZER. Si je n'en perds la tête!

Entrons.

SAINT-GERMAIN, s'opposant à son passage. Encor un coup, vous ne la verrez pas:

Le Suisse vous l'a dit en bas;

Et le plus humblement, Monsieur, je le répète: Madame la Comtesse est sortie.

MORINZER.

En ce cas ----

Mais, non— je veux la voir — Mon ami, je t'en prie;
Si tu favois tout mon malheur —

(Il leur donne de l'argent à pleines mains.)
Prenez cela, je vous supplie

Allons, rassurez-vous — Ayez moins de frayeur:
Je ne vous en veux point du tourment qui m'accable;
Mais mon égarement va jusqu'à la sureur:
C'est un vrai guet-à-pens, c'est un tour détestable:
Car je venois exprès — Oui, c'étoit mon dessein;

Je venois pour la voir.

#### COMEDIE.

SAINT-GERMAIN, à part. D'honneur, il extravague.

MORINZER.

C'est avoir un esprit, un cœur bien inhumain ! Car enfin, je vous dis - Mon style n'est pas vague : Que diable ! Je m'explique - Elle n'est pas ici; Je ne puis point la voir - Mais a-t-elle un ami, Homme ou femme, il n'importe, à qui je me présente, A qui je dise au moins pourquoi je suis venu? Suis-je dans un pays perdu?

Ne pourrai-je parler à quelque âme vivante ? SAINT-GERMAIN.

Madame de Martigue est là-dedans.

MORINZER.

Eh bien ?

Avec elle ne puis-je avoir un entretien? Madame de Martigue, une autre - il ne m'importe. Dites-lui donc que je suis à la porte,

Et que je veux parler à quelqu'un.

SAINT-GERMAIN. Oh, j'y vais.

(Il fort avec les autres Domestiques.)

## SCENE II.

MORINZER, Seul.

E Démon a formé ce minois tout exprès Pour le malheur, le tourment de ma vie. Ventrebleu! qu'est-ce donc qu'une semme jolie? Oh! je n'en teviens pas, je suis ensorcelé. Quel cœur à son aspect ne seroit point troublé ? Ses deux yeux grands & noirs, ce fripon de visage,

Le pied, la main, les cheveux, le corsage; (En se frappant le front.)

Tout est là, tout : mais gardons mes secrets; Ne devons point sa main à la crainte importune D'être réduite à l'infortune.

Je flétrirois son âme, & je m'avilirois: Commençons par lui plaire, & nommons-nous-après.

## SCENE III.

M. DE PIENNE, LA MARQUISE, SAINT-GERMAIN,
M O R I N-Z E R.

SAINT-GERMAIN.

MADAME, le voilà — C'est monsseur qui demande — (Il fort.)

## SCENE IV.

M. DE PIENNE, LA MARQUISE, MORINZER.

#### MORINZER.

U1, Madame, c'est moi qui — LA MARQUISE, sans le regarder, ni l'écouter, & parlant à M. de Pienne avec vivacité.

Je vous parle net.

Ouel crime? \_\_\_\_\_

L A M A R Q U I S E.
Pénétrer jusqu'à mon cabinet!
Monsieur, l'impudence est trop grande.
M O R I N Z E R.

Madame, je venois —

M. DEPIENNE.

Croyois-je vous troubles

LAMAROUISE.

Quand il me plaît de ne vous point parler, J'ai des raisons pour être seule.

MORINZER, commençant à s'impatienter.

Pourrai-je? ——

LA MARQUISE.
Est-il besoin de vous le révéler?
MORINZER, avec humeur.

Madame!

M. DE PIENNE, monirant Morinzer. En vérité LA MARQUISE, a M. de Pienne. Plaît-il ?

MORINZER, à part. Oh! la Bégueule!

( Durement & la tirant par le bras.)

Madame, au nom de Dieu, tournez-vous un momens.

De mon côté.

LA MARQUISE. Monsieur, que puis-je faire Mais fur tout parlez promptement.

Quel est Monsieur?

MORINZER.

Mon nom ne fait rien à l'affaire: J'étois tout à-l'heure agité D'un trouble bien involontaire, Mais à présent, puisqu'il ne faut rien taire;

Je suis fort impatienté, Fort étonné, fort en colère,

De votre ton de folle, & de l'air éventé M. DE PIENNE, vivement.

Monfieur! ---

LA MARQUISE, sur le même ton: Quoi m'infulter ? ---

(Elle s'arrête & regarde Morinzer, comme quelqu'un qu'on cherche à reconnoître. )

Mais que je me rappelle—

Eh, oui; je l'ai vu quelque part.

Oh! c'est mon homme - Oui, sa figure est telle: Voilà ses yeux ardens & son maintien hagard. (Elle part d'un grand éclat de rire.)

C'est lui!

MORINZER.

Morbleu, Madame, est-ce plaisanterie? Parlez-vous férieusement?

LA MARQUISE, riant à gorge déployée. Je n'en reviendrai de ma vie ----Oui, c'est mon homme assûrément!

MORINZER.

Mais je ne croyois pas mon abord fi plaisant. M. DE PIENNE.

Qu'avez-vous donc? Qui peut vous faire rire? LA MARQUISE, riant si fort qu'elle peut à peine parler. Attendez, je vais vous le diré.

MORINZER.

O ma raison, j'ai grand besoin de toi!

(A la Marquise.) Riez --- Allons, riez, puisqu'il faut que j'attende L'AMANT BOURRU,

Que votre accès vous passe.

M. DE PIENNE.

En effet; & pourquoi?——
LA MARQUISE, d'une voix coupée par les éclats de riré.
Monsieur, vous souvient-il?— Chez certaine Marchande?——

MORINZER, la sixant & s'écriant. Plaît-il? ah, la voilà! — c'est elle — Oui, ventrebleu,

Voilà la maligne femelle

Dont les ris indiferets — Adica, Madame, adieu. L A M A R Q U I S E.

Ah! souffrez que je vous rapelle.

Pouvons-nous nous quitter, Monsieur, comme cela 3 De vieux amis!

MORINZER.
Moi, l'ami d'une folle!

LA MARQUISE.

Et c'est précisement par là

Que vous devez m'aimer, croyez-en ma parole.

MORINZER.

Non, je choisis mieux mes amis:
D'ailleurs, j'ai contre vous vos farcasmes, vos ris.
Ah!je vous remets bien! — c'est vous — Adieu, Madame &

Ce n'étoit pas vous, sur mon âme,

Que je venois chercher ici.

Je venois voir Madame de Sancerre;

Je n'ai point oublié ce minois si joli,

Qui doit peindre son caractère,

Si la bonté du cœur donne aux traits un air doux.

Je reviendrai lui faire ma visite.

Pour vous, Madame, adieu; serviteur, je vous quitte; Je n'ai jamais aimé les sous.

( Il fort. )

## SCENE V.

M. DE PIENNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

A 1 s il s'en va, je crois — L'aventure est unique!

C'est bien le coup le plus heureux.

M. D E P I E N N E.

Il n'est rien moins que politique Ce Monsieur là. Sans détour il s'explique.

Vous

Vous vous connoitsez bien tous deux:

L A M A R Q U I S E, éclatant de rire.

Le personnage! — Ah! souffrez que je rie — Je croyois ne plus le revoir,

Et j'en étois au désespoir;

Je crois d'honneur qu'il m'egale en folie. M. DE PIENNE.

Je ne suis plus surpris de ce transports joyeux, Et cet aveu change la thèse.

Mais où s'est offert à vos yeux?

Puisqu'il saut contenter votre esprit curieux, Vous étiez en campagne; & nous, par parenthèse, Seules dans cet Hôtel, bâillant tout à notre aise, Après avoir écrit, travaillé, lu, jasé;

Après avoir tout épuifé ——

» Que faisons-nous ici. Madame de Sancerre?

» Sortons, lui-dis-je allons. » Mon projet accepté,
Nous partons, sans avoir de plan prémédité,

Ni la moindre visite à faire.

M. DE PIENNE.

Ah! je reconnois bien mes gens. LAMARQUISE.

Le Boulevard m'ennuie, & je hais la Campagne; Ainfi, fans confulter mon aimable Compagne, Je fais courir de Marchands en Marchands;

Nous descendons enfin, par fantaise, Chez cette semme honnête & si jolie,

Qui me fournit toujours & que vous aimez tant.

Elle avoit là dans cet instant Mille charmantes bagatelles,

D'un goût exquis, toutes nouvelles; Nous regardions, & dans le Magafin,

A quelques pas de nous, affis près d'une table Étoit l'animal remarquable,

Qu'avec tant de plaisir j'ai revu ce matin.

Il marchandoit d'un ton brusque & comique :
Renversoit toute la boutique,

Et, qui pis est. n'achetoit rien. M. DE PIENNE.

Continuez; j'écoute. Eh bien?

LA MARQUISE. La Marchande impatientée,

S'adresse à nous, & dit : » pardon, » Mesdames, vous voyez que je suis arrêtée

» Par Monsieur qui chez moi ne trouve rien de bon.

» Je serai plus heureuse avec vous, je l'espere.

B

v Oue souhaite, que veut Madame de Sancerre?

A ce mot, mon original,

Comme frappé d'un foudain mal. S'écrie : » O Ciel ! est-il bien véritable ? » Madame de Sancerre! » Il renverse la table : Et tout ces jolis riens ensemble confondus;

Avec transport s'élance par-dessus;

Accourt vers la Comtesse, & la bouche béante; L'œil sur elle attaché d'un air particulier,

Il s'adosse contre un pilier, Et de cette façon plaisante

La regarde un quart-d'heure entier. M. DE PIENNE.

Bon!

LA MARQUISE.

Nous formions une scène admirable: Moi, je riois jusqu'aux éclats : Sancerre étoit d'un trouble inconcevable: La Marchande grondant tout bas, Ramassoit ses bijoux & relevoit sa table, Et notre Original, vers nous tendant les bras,

A fon pilier inébranlable, Attaché comme par un cable; Regardoit & ne bougeoit pas.

M. DE PIENNE

A merveille ?

LA MAROUISE.

Sancerre enfin toute interdite, Au lendemain remettoit sa visite. Et, malgré moi, m'entraînoit pour fortir, Quand le comique Personnage,

Comme un éclair, s'élançant au passage,

Et ne pouvant nous retenir, S'est écrié: » souffrez — je vous conjure ; » Prenez ma main jufqu'à votre voiture »,

Après ces mots, dits d'un ton fingulier, Il a faifi la main de la Comtesse,

Qui ne savoit, dans sa détresse, Oue répliquer à son fol Ecuver;

Mais lui, sans lui donner le loifir de répondre ; En mots, presque inarticulés,

A dit rapidement: » Tous mes vœux sont comblés. » Ah! Madame, enchanté! - Que je me sens confondre;

» Qui me l'eût dit ? Grand-Dieu! tout est changé, » J'aurai l'honneur - Vous voudrez bien permettre -» Ah! quel bonheur, fi vous daigniez promettre! --

Dui, je l'espere, & tout est arrangé » ——

Comme il continuoit son plaisant bredouillage;

Nous avons joint notre équipage, Et nos chevaux, propices à nos vœux,

Ont su nous délivrer d'embarras toutes deux.

M. D E PIENNE.

Et vous ne savez pas quel homme ce peut être? L A M A R O U I S E.

Non.

M. DE PIENNE.

Ce Monsieur pourtant est fort bon à connoître; C'est une liaison qu'il faudroit cultiver; De tels originaux sont rares à trouver. J'aurois voulu vous voir : vous êtiez bien contente,

Car plus la scène étoit extravagante, Plus elle a dû vous amuser.

LA MARQUISE.
Oui, je ne cherche pas à vous le déguiser,

J'étois-là dans mon centre.

M. DE PIENNE.

Oh! je le crois sans peine;

N'est-il pas vrai qu'un doux penchant Vers ce Monsieur tant soit peu vous entraîne? LAMARQUISE.

Vous êtes un impertinent.

M. DE PIENNE.

Ce n'est pas là le mot, c'est véridique. LAMARQUISE.

En bien, je vous munis de mon consentement; Arrangez notre hymen, cela sera charmant;

Et nous ferons un couble unique.

M. DE PIENNE.

Mais, non, je ne suis pas pressé;

Qu'il se passe de mon office;

Et tout compté, tout balancé,

Vrai, ce seroit une injustice.

Pour obtenir le don de votre foi, S'il faut de sa raison saire le sacrifice,

Depuis assez long-tems, je croi, J'extravague à votre service.

LAMARQUISE.
Oh, pour cela, c'est vainement;
Je vous le dis, & du fond de mon âme;

Je vous aime trop tendrement Pour être jamais votre femme.

M. DE PIENNE.

Le paradoxe est excellent.

Vous m'aimez?

LAMARQUISE. Écoutez, écoutez, je raisonne.

A présent, je le crois, notre commerce est doux; Si j'ai quelques secrets, je vous les abandonne; N'en ayant pas pour moi, je n'en ai point pour vous. Me parentsez-vous triste, un seul mot de ma bouche Duipe les soucis qu'on a pu vous donner:

Et quelque revers qui me touche Joublie en vous parlant qu'il faut me chagriner:
Nos petits différent sont querelles badines;
Chaque jour qui se leve est pour nous un beau jour:
Nous respirons—de loin les roses de l'Amour,
Mais c'est pour éviter d'en sentir les épines.

Comme nous sommes dispensés

D'accorder par devoir mon geût avec le vôtre, On nous voit toujours empressés

De fentir, de penser, d'agir l'un comme l'autre. Mais si l'Hymen, d'un mot dit sans retour,

Venoit donner un'air de confiftance

Aux propos légers de l'Amour;
Mon cher de Pienne — Ah, quelle différence!
le ferois ferment d'obéir;

Je ferois serment d'obéir; Et je sens mon insuffisance, Je ne pourrois pas le tenir. Il me prendroit quelque lubie, Ma pauvre tête en est remplie:

Le premier mois, & vû la nouveauté,

» Ma chere, ma plus tendre amie,

Me diriez-vous avec aménité;

» Convenez avec moi, que votre fantaisse

» N'est qu'un léger trait de folie. » Mais vous vous amusez, je vous connois trop bien; » Vous êtes raisonnable, & vous n'en serez rien.

Je récidiverois, car je suis très-fautive:

Alors, & c'est le second mois, Avec une instance plus vive,

Vous me diriez, en élevant la voix:

» Ma femme, je vous en conjure,

» Abjurez un projet infensé de tout point;

» C'est une extravagance pure,

» Que vous ne vous permettrez point. Jusqu'à présent la requête est poile; Mais le troisieme mois, à la fin du quartier;

Ce n'est plus, » ma plus tendre amie; » Je vous conjure, je vous prie; C'est un bon mari, tout entier; Qui, d'un air sec, me dit: » Madame; » Je ne veux point, je n'entens pas » Que de ce que je dis on ne fasse aucon cas; » Obéissez, c'est le lot d'une semme. Non, mon ami, jamais: non, je n'obéirai:

> Et, pour le bonheur de votre âme, Jamais je ne me marierai.

M. DE PIENNE.

Jamais ? ô ciel! Mais du moins que j'obtienne-

## SCENE VI.

M. DE PIENNE, LA COMTESSE, LA MARQUISE.

M. DE PIENNE, à la Comtesse.

AH, Madame! venez, j'ai grand befoin de vous.

LACOMTESSE.

Qu'avez-vous donc, Monfieur de Pienne?

La Marquise est-elle en courroux?

Quelle dispute a-t-elle ? -

LA MARQUISE.

Oh! dispute, entre nous;

C'est du plus loin qu'il me souvienne, Non pas; c'est que Monsseur veut que je me marie.

LA COMTESSE.

A qui donc?

LAMARQUISE.

Mais à lui.

LACOMTESSE.

Comment! c'est pour cela?

LA MARQUISE.

Oh! jamais il n'en rabattra; Le mariage est sa solie.

LA COMTESSE.

Elle est louable.

M. DE PIENNE.

Eh bien! j'ai beau représenter

Qu'il y va du bonheur, du fort de notre vie; On ne veut rien, rien écouter.

LA COMTESSE.

Allez, nous faurons la réduire;

Monsieur de Montalais sur elle a quelque empire.

LA MARQUISE.

Ah, je l'attens?

LACOMTESSE. En vain yous youlez réfisser;

L'AMANT BOUERU, Gageons que, devant lui, vous n'osez vous dédires LA MARQUISE. Ne m'en défiez pas. LA COMTESSE. Et que risquai-je? Rien. De Pienne est trop aimable, & vous le savez bien. LA MARQUISE. Paix donc! falloit-il le lui dire? M. DE PIENNE. Oui, de ce joli compliment Je sais discerner humblement Tout ce qui n'est que politesse. Mais pardonnez à mon ivresse, Avec transport j'accepte, comme Amant; Tout ce qui flatte ma tendresse. LA MARQUISE. Comment se fâcher contre lui? Mais à propos, il faut que je vous conte. Il est venu. LA COMTESSE. Oui? LA MARQUISE. Notre Ami. LA COMTESSE. Lequel? LA MARQUISE. L'extravagant, l'homme au pilier. LA COMTESSE. Ouel conte ? LA MAROUISE. Tout à l'heure il étoit ici. LA COMTESSE. Mais vous plaisantez, j'en suis sûre. LA MAROUI.SE. Non. Demandez. Non, d'honneur, je vous jure. J'en ai bien ri. — Cet homme est vraiment sou! Il est venu, sortant je ne sais d'où, Criant toujours, comme à fon ordinaire, Qu'il vouloit voir Madame de Sancerre.

Je l'ai trouvé dans cet appartement, Pestant sur sa mésaventure,

Et réunissant plaisamment La douceur au courroux, la prière à l'injure. A la première vue, oh! du premier abord,

J'ai reconnu le personnage. Il s'est rappellé mon visage, Et nous avons tous les deux pris l'essor. J'ai cru que je mourrois de rire. Lui, sur qui la gaîté sans doute a peu d'empire,

S'est avisé de se fâcher.

Son courroux, loin de me toucher,

A redoublé mes ris & mon joyeux délire.

Enfin le cœur gros & navré, Me maudissant de votre absence,

Après avoir pesté, crié, juré, Le déloyal s'est retiré

Le deloyal s'est retiré Sans nous faire la révérence.

LA COMTESSE.

Mais d'où me connoit-il? Quel est-il?

LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

J'espère que voilà sa dernière visite.

LA MARQUISE.

Oh! non pas, s'il vous plaît. Vous n'en êtes pas quitte. Il reviendra, Madame, & ses vœux empressés.—

M. DE PIENNE.

Mais, si facilement vous pouvez l'éconduire! — Si c'est l'amour qui près de vous l'attire,

Votre hymen avec Montalais Doit renverser tous ses projets. Accordez-lui ce soir une audience, Ce sera celle de congé.

LA MARQUISE, Pour votre hymen tout est-il arrangé? Autant que vous je meurs d'impatience.

LA COMTESSE.

Oui, nous terminerons ce soir.

LA MARQUISE.

O ce cher Montalais! je brûle de le voir.

Mais qu'il a dû s'ennuyer en campagne;

Loin de sa chère & sidèle compagne;

Et loin de moi qu'il aime avec excès!

LA COMTESSE.

Ah! nous éprouvions tous la même impatience à Mais il fuit à grands pas de ses tristes forêts.

C'est aujourd'hui qu'on juge son procès. L'affaire est de grande importance,

Tous ses biens à venir dépendent du succès. Autant que nous, d'ailleurs, il souffre de l'absence.

Ce que je sens, son cœur l'éprouve aussi.

Croyez qu'il fera diligence; Il fait bien qu'ayec moi l'amour l'attend ici; L'hymen, l'Amour & la Justice, Voilà de l'occupation.

M. DÉ PIENNE.

Et tous les trois dans un accord propice, Vont du sceau du bonheur marquer votre union. LACOMTESSE.

Je réponds de l'amour. J'aime & je suis aimée; L'Amour & la raison nous unissent tous deux.

Oui, Montalais est l'objet de mes veux, Et je suis tout pour son ame enslammée.

La fortune de Montalais

Est attachée au gain de son procès. Mais s'il le perd, son sort ne sera point suneste;

Mais s'il le perd, son sort ne sera point suneste;

Je suis riche & mon cœur lui reste.

Par l'amour le plus tendre unis dès le berceau,

Il s'accrût en nous avec l'âge: Mais au mépris d'un feu si beau,

Sancerre à mes parens parla de mariage; Et forcée à subir cet horrible esclavage, De l'Hymen, en pleurant, j'allumai le slambeau. Montalais perdit tout, jusques à l'espérance.

D'une fille de qualité

Qui, fans compter une fortune immenfe, A l'esprit, aux vertus, unissoit la beauté, On lui proposa l'alliance:

» Non, non, répondit-il, mon fort est arrêté; » Je ne serai jamais, puisque le Ciel l'ordonne,

» Au tendre objet qui m'avoit enchanté; » Mais ma main, ni mon cœur, ne feront à personne.

O mon cher Montalais! A ta fidélité

Je dois l'heureux espoir où mon cœur s'abandonne:
J'ai retrouvé ma liberté;

Tu fis tout pour l'amour, & l'amour te couronne.

M. DE PIENNE.

Qu'il est doux d'inspirer de pareils sentimens! LA COMTESSE.

Il est plus doux encor de se les reconnoître. Le sort de votre ami, balancé si long-tems, Par moi sera sixé peut-être.

Pourquoi mes biens ne sont ils pas plus grands, Puisqu'il en doit être le maitre?

Je les lui céde tous, je n'ai plus rien à moi. Qu'il foutienne le nom d'une famille illustre Je ne prétends, je ne veux d'autre lustre.

Que son amour & le don de sa foi.

LA MARQUISE

#### COMEDIE. LA MAROUISE.

Ah! que cet Oncle & si bon, & si sage, Qui vous légua son bien dans ces derniers momens,

S'applaudiroit de son ouvrage, S'il pouvoit voir le bon usage Que vous faites de ses présens! LACOMTESSE.

Au Comte d'Estelan, peu riche par moi-même; Je dois tout mon bonheur & l'aisance où je suis; Mais je n'acceptai point, sans une peine extrême,

Mais je n'acceptai point, fans une peine extrême, Ce qui de droit revenoit à fon fils. Si l'amour, de ce fils égara la jeunesse, Si, fans l'aveu d'un père, il contracta des nœuds

Que de son sang réprouvoit la noblesse, Il fut toujours excusable à mes yeux. Un père peut, dans sa colère,

Deshériter son fils par un arrêt sévère,
Mais c'est un châtiment toujours trop rigoureux;

Et ce n'est point à des parens avares
D'engloutir de leurs mains barbares
Les dépouilles d'un malheureux.

Je n'acceptai ces biens qu'on me forçoit de prendre; Que pour les conserver à celui que la loi

N'en devoit point priver pour moi;
Et j'étois prête à les lui rendre;
Je l'avois découvert enfin, lorsque la mort
Légitima mes droits, en terminant son sort.
Ou'au moins cet héritage immense.

Que je n'attendois pas, qui ne m'étoit point dû; Serve en mes mains de récompense

A la pauvreté noble, ainfi qu'à la vertu. M. DE PIENNE.

Je vous reconnois-là: ce trait de bienfaisance.

LACOMTESSE.

Ne louez pas ce qui n'est qu'un devoir.

## SCENE VII.

M. DE PIENNE, SAINT-GERMAIN; LA COMTESSE, LA MARQUISE.

SAINT-GERMAIN, à la Comtesse.

U Négre fort bien mis m'a donné cette Lettre; Qu'entre vos mains je dois expressément remettre.

C

L'AMANT BOURRU, L'A COMTESSE.

De quelle part?

SAINT-GERMAIN. Je n'ai pu le favoir;

Il ne m'en a rien dit.

(Il fort.)

## SCENE VIII.

M. DE PIENNE, LA COMTESSE, LA MARQUISE. LA COMTESSE.

## Voulez-vous bien permettre? LAMARQUISE.

Des façons avec vos amis!

LA COMTESSE, après avoir lu les premieres lignes tout bas.

Est-ce un songe? Ecoutez; vous serez bien surpris!

(Elle lit.)

» MADAME,

» On prend ici de longs détours pour s'expliquer; au bout d'une heure on n'a rien dit; moi, je parle pour pêtre entendu. Voici le fait. Je vous aime de tout mon cœur. J'ai fait deux fois le tour du monde, j'ai vu des femmes de toutes les contrées & de toutes les couleurs; mais d'un Pôle à l'autre on chercheroit en vain votre gale.

» J'ai été ce matin chez vous ; vous n'y étiez pas , » & j'en ai été bien fâché, car j'avois grande envie de » vous voir ; je n'ai trouvé que cette Dame qui vous ac-» compagnoit l'autre jour chez la Marchande de Bijoux ; » elle est jolie aussi cette Dame-là, & elle rit beaucoup ; » mais elle rira tant qu'il lui plaira; sur ma parole, elle

ne vous vaut pas. Venons à nos affaires.

"" J'ai de la naissance, je n'en suis pas sâché; je posséde "" une grande fortune, j'en sais cas. Le partage de six mil-"" lions, des pierreries tant que vous voudrez; cent Escla-"" ves pour vous servir; de superbes habitations dans le "" plus beau pays du monde; un Mari, jeune encore, franc, "" bon, honnête, vaillant; cela vous convient-il, Mada-"" me ? Il saut me répondre très vîte, s'il vous plaît, car "" je dois bientôt repasser les mers. Parlez vrai, je m'arran-"" gerai en conséquence. Nous nous connoissons beaucoup, "" quoique nous ne nous soyons yus qu'une sois. Une affaire » importante m'a conduit ici ; elle vous regardoit d'une » facon, à présent elle vous regarde d'une autre. Ceci n'est » pas clair, je vous l'expliquerai.

» J'ai l'honneur d'être, Madame, avec un profond ref-

» pect, la passion la plus vive & la plus ardente,

Votre très-humble & trèsobéissant Serviteur,

CHARLES MORINZER.

Et par apostille.

» Votre réponse au plutôt : me voulez-vous? Ne me » voulez-vous pas ? Dites oui ou non.

LA MARQUISE.

» Oh! l'admirable; oh! la bonne aventure!

Il est parfait l'original!

Son style est comme sa figure ---Mais le moindre délai pourroit être fatal Eh vîte, eh vîte! -

M. DE PIENNE. Quoi? LA MARQUISE.

Du papier, une plume.

( A la Comtesse.)

Je répondrai pour vous; ce n'est pas la coutume; Mais il n'importe, & ce sera bien bon. L A C O M T E S S E.

Etes-vous folle? - Mais que pourrez-vous lui dire? Il veut une réponse.

> LA MARQUISE. Eh bien, je vais l'écrire.

(Prenant la Lettre.)

Voyons - Que dit Monsieur Charles Morinzer? (Lifant.)

» Me voulez-vous? Ne me voulez-vous pas? Dites ou? n ou non. n

(Elle écrit au milieu d'une grande feuille de papier & en gros caractères: NON)

LA COMTESSE.

Que faites-vous ?

M. DE PIENNE. Mais c'est une folie.

LA MAROUISE.

Je plie & vais cacheter le Billet. A la reception de ce tendre poulet, Le Morinzer, je le parie,

Extravaguera tout-à-fait. Il faudra l'enfermer - Saint-Germain ?

## SCENE IX.

M. DE PIENNE, LA COMTESSE, ST-GERMAIN, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, à Saint-Germain.

As remettre.

LA COMTESSE.

Mais arrêtez — Non, je ne puis permettre — L. A. M. A. R. Q. U. I. S. E.

Je voudrois être là pour entendre ses cris. LACOMTESSE.

Saint-Germain —

LA MARQUISE.

Pars, je le veux. SAINT-GERMAIN.

J'obéis. M. DE PIENNE.

La plaisanterie est unique.

SAINT-GERMAIN.

Irai-je?

M. DE PIENNE.

· Eh, oui.

LAMARQUISE. Vas donc.

( Il for.t. )

## SGENE X.

M. DE PIENNE, LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

LA MARQUISE.

Tant mieux. Son amour est comique,
Son courroux nous désennuira.

LA COMTESSE.

En vérité, ma chère Amie,

Vous êtes folle.

#### COMEDIE. LAMARQUISE.

Eh mais, j'en conviens bonnement.

O Charles Morinzer, que je vous remercie! Vous êtes un homme charmant!

Il va crier, jurer, faire un bruit effroyable;
Nous allons le voir revenir

Dans une rage inconcevable. Cela doit faire une scène admirable! Apprêtons-nous à nous bien divertir.

Apprêtons-nous à nous bien divertir. LACOMTESSE.

Il eut été beaucoup plus raifonnable De ne pas prendre garde à cet Original: Sa lettre au fond ne fait ni bien ni mal, Et ne méritoit pas votre folle réponfe. L A M A R O U I S E.

Vous êtes trop sensée; allez, je vous renonce.

## SCENE XI.

M. DE PIENNE, LA COMTESSE, LA MARQUISE, UN LAQUAIS.

I.E LAQUAIS.

M Adame. —

LA COMTESSE.

Eh bien? LE LAQUAIS.

Monfieur d'Elvoir,

Votre Notaire, est là.

LACOMTESSE.
Je vais le recevoir.

(Il fort)

## SCENE XII.

M. DE PIENNE, LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

AH, mon cher Comte, écoutez, je vous prie.

MDEPIENNE.

Que voulez-yous?

LA COMTESSE. Ne pourroit-on favoir.

Ce qu'est ce Morinzer, & par quelle manie Cet homme-là me rend le but de sa solie? Allez je vous supplie, & tâchez de le voir.

Et sur-tout, s'il vous est possible,

Détournez-le de revenir.

(La Marquise fait signe au Comte de n'y point aller.) Cette scène pour moi ne sera pas risible.

Je ne crois pas devoir si fort m'en réjouir. M. DE PIENNE.

Avec bien du plaisir je serai le message.

Vous n'avez pas besoin de m'en presser: Mais d'un semblable personnage

Il sera mal aisé de vous débarrasser.

LACOMTESSE.

Il n'importe, essayez. Avec impatience Nous attendons votre retour.

M. DE PIENNE.

Je vais vous obéir & ferai diligence.

(A la Marquise.) Adicu. Madame.

LA MAROUISE.

Adieu, Monfieur. Bon jour.

(Le retenant comme il va pour sortir.)

Ecoutez, écoutez: par votre complaisance.

Vous me taxez d'extravagance, Mais songez que j'aurai mon tour;

Et gardez-vous, après ce trait d'impertinence, De me parler jamais de votre amour-

LA COMTESSE.

Autre folie!

M. DE PIENNE.

Oh, oui; mais rien ne me rebute.

( A la Marquise. )

Vous l'avez dit cent fois, & je n'y crois jamais. Un caprice fait la dispute, Un caprice fera la paix.

Fin du premier Acte.





## ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Pour expliquer les choses les plus claires,
Ils ont des mots si durs, des termes si mal faits,
Un si mauvais genre d'écrire,
Qu'on est tout étonné, lorsqu'on vient à les lire,
De ne pas même entendre le François.

LACOMTESSE. Ne faut-il pas se prêter à l'usage? C'est le style du bon vieux tems. LAMARQUISE.

On pouvoit parler ce langage
A nos aïeux. C'étoient de bonnes gens
Qui n'en favoient pas davantage:
Mais j'ai droit à préfent d'exiger, vu mon âge,
Que l'on me parle au moins la langue que j'entends.

LACOMTESSE.

Vous avez bien raison, mais votre plainte est vaine; Est-ce le seul abus que l'on auroit, sans peine, Bientôt détruit, ou du moins corrigé,

Et dont nous supportons la chaine Par paresse ou par préjugé?

Mais l'heure approche, je le pense, Où Montalais—je crois que j'entens quelque bruit,— L A M A R Q U I S E.

Ah! votre cœur rempli d'impatience Vole vers Montalais, le dévance ou le fuit.

LACOMTESSE.

Oui, je l'attens—je suis impatiente.—

LAMARQUISE.

Et c'est un tourment que l'attente.

L'AMANT BOURRU,

Pour moi, j'attens aussi, mais c'est pour quereller. L A C O M T E S S E.

Qui? ce pauvre de Pienne?

I. A MARQUISE.

Oui, je vous le proteste.

LA COMTESSE.

Un peu de pitié.

L. A. M. A. R. Q. U. I. S. E. Non, je veux le défoler;

Mais ne le plaignez pas, il n'est jamais en reste.

## SCENE II.

LA COMTESSE, SAINT-GERMAN, LA MARQUISE.

#### LA MARQUISE.

AH, voilà Saint-Germain! Eh bien, notre billet
At il produit un bon effet!

Le Charles Morinzer est désolé, je gage.

SAINT-GERMAIN.

J'ai rempli ma commission:

Mais ne me chargez plus d'un semblable message.]
Il a pensé m'en coûter bon.

LA MARQUISE.

Comment donc?

SAINT-GERMAIN.
Il entend fort mal le badinage,

Ce Monfieur-là.

LAMARQUISE.
Quoi donc? Que t'est-il arrivé?
Mon style a t-il fait des merveilles?
SAINT-GERMAIN.

Chez ce Diable de réprouvé J'aurois ma foi laissé mes deux oreilles, Si prudemment je ne m'étois fauvé.

LA MARQUISE.
Comment, il est fâché? La scène est admirable!

Contes nous - contes donc.

SAINT-GERMAIN. Avec votre billet,

Dont je ne croyois pas, s'il faut vous parler net,
Le contenu fi redoutable,
A l'aide d'un maître valet,
Qui me guidoit d'un air capable,

J'ai pénétré jusqu'en un cabinet

Où siégeoit ce Monsieur. Là, d'un air agréable;

J'ai fait mon petit compliment, Sans verbiage, & fort adroitement.

» Voilà, Monsieur, ai-je dit, une Lettre

» Que Madame, en vos mains, m'a chargé de remettre:

—» Madame?—Eh oui, Monfieur.—Maraut, Madame qui?

—» Eh mais, Monfieur, Madame de Sancerre.

-» Madame de Sancerre? - Oui, je vous le jure, oui.

» Que ne parlois-tu donc, coquin? Pourquoi te taire?

» Donne donc, poursuit-il avec vivacité;

» Un billet d'elle-même? Oh, l'admirable femme!

» De mes tourmens elle a pitié. » Le beau vifage! la belle ame!»

Tout en disant ces mots; il rioit, il chantoit, Me caressoit, baisoit votre lettre, sautoit.

Mais, ô grand Dieu, quelle métamorphose!

A peine le billet est-il décacheté.—
Je suis de sa sureur encore épouvanté.

» Non-ô ciel! Quoi, dit-il, c'est un non? Quoi, l'on ose!

» Un Non tout court! Quoi, ce malin démon » Par qui, depuis dix jours, j'ai l'esprit en délire;

» Ce lutin rit de mon martyre;

» Et, pour mieux m'insulter, affecte de n'écrire

» Qu'une syllabe, & c'est un Non! » Petit monstre, que je déteste —

» Que j'aime — que j'adore: oh, je perds la raison.
» Et toi, maraut? — Monsieur, je vous proteste;

» J'ignorez son intention.

-» Tu ris, coquin, & veux me faire accroire

» Tu ris encore? — Ah, maudit posiillon? » Tiens, sois payé de ta commission ».

A ces mots, un soufflet — Non, homme de sa vie;
Si bien qu'un soufflet soit donné,

N'en a jamais reçu, je le parie, Oui fut mieux conditionné.

» Sors de chez moi, malheureux, ou f'atteste —
» Sors, poursuit-il. — Eh, monsieur, volontiers, »

Et lestement, gagnant les escaliers,

Je suis forti sans demander mon reste.

LA MARQUISE.
Le trait est du dernier plaisant.
Cette avanture est impayable!
SAINT-GERMAIN.
Ma foi, moi, je me donne au diable

Si je vois là rien d'amusant.

L'AMANT BOURRU, LA MARQUISE.

N'auriez-vous pas voulu vous y trouver présente;

Voir la figure extravagante

Du Morinzer gesticulant,

Chantant, riant, jurant, battant? Il en a fait un tableau 'qui m'enchante.

LACOMTESSE.

Ce pauvre Saint-Germain! il est tout stupésait.

Votre gaîté l'humilie & l'afflige.

Tiens, mon pauvre garçon, prens cela; prens, te dis-je: C'est pour te consoler du malheureux sousset.

(Elle lui donne de l'argent.)

LA MARQUISE, arrêtant Saint Germain, qui va pour
fortir, & lui donnant aussi de l'argent.

Attends — Tout en riant, Germain, je suis sensible

A ton pitoyable accident.

Tiens, mon ami — Mais cependant, N'est-il pas vrai que le fait est risible?

SAINT-GERMAIN.
Oui, je commence à le trouver plaisant.
I.A. COMTESSE.

Laisfez-nous.

( Il fort. )

## SCENE III.

LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

H bien, quoi? vous me faites la mine & L A C O M T E S S E.

Vous m'avez compromise, & je suis très chagrine D'être pour quelque chose—

LA MARQUISE.

Eh non, tout va fort bien.

LA COMTESSE.

Ah! j'apperçois de Pienne.



## SCENE IF.

LA COMTESSE, M. DE PIENNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

E H bien, Monfieur? LACOMTESSE.

Eh bien ?

Charles de Morinzer? Qu'avez-vous appris?

M. D E P I E N N E.

Rien.

On ne fait dans son voisinage,
Ni ce qu'il fut, ni ce qu'il est.
Hors deux Noirs, de ses Gens aucun ne le connoit;
Ils pensent tous qu'il est de haut parage.
Grand Hôtel, beaux chevaux, magnissque équipage,

Un luxe recherché, le train le plus complet. Inconnu dans Paris, dont il n'a nul vsage; Il y vient d'arriver, selon ce qui paroît, Après un assez long voyage.

J'ai consulté jusqu'au moindre Valet, Ils n'en savent pas davantage; Les Négres sont instruits, mais gardent le secret.

L A M A R Q U I S E.

Voilà de quoi me mettre à la torture.

Monfieur, si vous avez la moindre humanité,
Il faut savoir le mot de cette enigme obscure;
Ou je deviendrai solle — Oh, oui, je vous le jure,
Folle — Folle n'est rien, mon sort est arrêté;
Vous me perdrez, Monsieur, dans trois jours, j'en suis sûre

Et je mourrai de curiofité. M. DE PIENNE.

Vraiment la maladie est des plus sérieuses, Et déja dans vos yeux je vois un seu mutin: Cela pourroit avoir des suites dangereuses.

Je serai votre Médecin.

LACOMTESSE.
Vous plaisantez, & moi je ne suis point tranquille;
Cet homme m'inquiéte, & la Lettre incivile
Que Madame —

M. DE PIENNE.

Pourquoi vous en inquiéter? Quel sujet auriez-vous de le tant redouter !

LA MARQUISE.

Ma Lettre incivile! - Et j'endure De sang-froid une telle injure! Incivile! aux dépens des foux Il n'est donc plus permis de rire?

Ah! laiffez-nous de grace un passe-tems si doux. Si vous nous retranchez le plaisir de médire.

Le perfinlage & la fatyre,

A quoi donc nous réduifez-vous? M. DE PIENNE, à Li Comtesse.

Mais fans doute, Madame, ah! foyons équitables; Grace pour les talens aimables. Médire est un amusement

Honnête & point du tout méchant; La fatyre un plaisir humain & charitable :.

Le persissage est si décent, D'un fi bon ton, fi raisonnable! Ah! le persissage est charmant? LA MARQUISE.

Monsieur de Pienne, en véritable amie; Je crois devoir vous avertir Oue pour le bonheur de ma vie,

Je ne vous aime point, & n'en ai nulle envie; Mais que vous finirez par vous faire hair. Je raille, & n'entends pas du tout la raillerie.

DE PIENNE.

Je ferai mon profit de l'avertissement.

LA COMTESSE. Je ne vous comprends pas; la plus vive tendresse

Sur vos deux cœurs agit également.

Et vous vous querellez sans cesse? M. DÉ PIENNE.

Eh mais, c'est par rasinement. Toujours la paix, à la longue elle ennuie.

On se brouille un petit moment; On se boude, l'on s'injurie; Pour fauver la monotonie, Il faut un racommodement: Et puis on s'aime à la folie Jusqu'au premier évènement: C'est ainsi que l'on remédie

A l'uniformité des scènes de la vie.

LA MAROUISE. Vous arrangez tout cela joliment.

M. DE PIENNE.

Mais joubliois un fait d'affez grande importance, Et qui doit vous tranquilifer

Sor Charles Morinzer, malgré son opulence; C'est ce que m'en ont dit ceux que j'ai fait jaser;

Il est humain, généreux & sensible, D'un accueil assez brusque & pourtant accessible; Vis, emporté, mais charitable & bon;

Il fait du bien à ce qui l'environne;

Enfin son sang, qui pour un rien bouillonne, Fait que souvent il détaisonne

Avec beaucoup d'esprit & beaucoup de raison.

On vient ainfi de me le peindre. De tous ceux que j'ai confultés Les avis fe sont rapportés

Parfaitement; & vous devez peu craindre Un homme en qui l'on voit toutes ces qualités.

## SCENE V.

LA COMTESSE, ST-GERMAIN, M. DE PIENNE, LA MARQUISE.

SAINT-GERMAIN, très-effrayé.

ONSIEUR de Morinzer
LACOMTESSE & LAMARQUISE.
Eh bien?

SAINT-GERMAIN.

Avec inflance

A Madame demande un moment d'audience : Il a les yeux hagards & le ton du courroux.

Ah! fi Madame en veut croire mon zèle, Madame en cet instant ne sera pas chez elle: Cet homme n'est pas sûr, & pourroit—

LACOMTESSE.
Tailez-vous,

Faites monter.

( Il fort. )



 $\Xi$ 

## SCENE VI.

LA MARQUISE, LA COMTESSE M. DE PIENNE.

#### LA MARQUISE.

J E veux être présente. La visite sera plaisante,

La vinte iera piana

Et je vais m'amuser.

L A C O M T E S S E.

Non, non pas, s'il vous plait.

Le Comte vous suivra jusqu'en mon cabinet.

LA MARQUISE.

Er pourquoi?

LA COMTESSE.

Je crains vos folies; Elles font toujours bien jolies, Mais il me faut en ce moment, Du fang froid, du raifonnement, Et non point d'aimables faillies.

LA MARQUISE. C'est bien dommage, assurément;

L'entretien eût été charmant, Mais vous allez être obéie.

( A M. de Pienne. )

Puisqu'avec vous il faut que je m'ennuie,

Venez, Monfieur.

M. DE PIENNE.

L'aimable compliment! En vérité, vous êtes trop polie.

(Ils fortent.)

## SCENE VII.

LACOMTESSE, MORINZER.

MORINZER.

ENFIN, Madame, je vous vois!
Enfin je vous trouve une fois!
(Repoussant un fauteuil qu'elle lui présente.)

Ne vous dérangez pas. Affeyez-vous, de grâce. L A C O M T E S S E.

Monfieur! --

MORINZER.

Non, non; je suis fort bien debout.

Affeyez-vous.

L A C O M T E S S E.

Quand vous aurez pris pláce.

M O R I N Z E R.

Mon Dieu, point de façons Je n'en veux pas du tout.

Je vais, je viens, je me promène, Je m'assieds — Qu'avez-vous? Vous respirez à peine. Vous trouveriez-vous mal? Quoi donc? Je vous fais peur!

Juste Ciel! J'ai bien du malheur!

Je vous déplais — Oui, mon aspect vous gêne —

Qu'ai-je donc fait qui vous doive allarmer?

Si vous saviez le sujet qui m'amène? —

Ne tremblez point, Madame, & daignez vous calmera Je suis un sou, moins à blâmer qu'à plaindre; Je suis un sou, mais qui n'est point à craindre.

LACOMTESSE.

Je ne crains rien, Monsieur — Un peu d'émotion
A votre aspect m'a rendue interdite.
Si j'avois eu quelque'appréhension,
Je n'aurois pas reçu votre visite.
MORINZER.

Et dix fois; oui dix fois je me suis présenté A votre porte — Un maudit Suisse, Un gros coquin, que l'enser engloutisse,

Avec son baragouin & son air empâté, Moi, suppliant, m'a dix sois rejetté.

C'est par votre ordre; & sans cela le traître-

LACOMTESSE.

Je n'avois pas, Monsieur, l'honneur de vous connoître — MORINZER.

Me connnoissez-vous mieux?

LA COMTESSE.

Il ne tiendroit qu'à vous

De vous faire connoître avec un ton plus doux. MORINZER.

C'est vrai, j'ai tort, mais telle est ma tournure: Il faut me le passer, & je n'ai pas dessein

De vous faire la moindre injure. Pardonnez-moi. Je suis un franc Marin, Brave, loyal, honnête au fond de l'ame.

Un peu brusque, il est vrai; dur — mais j'ai pris mon pli; Sur la mer on n'a point de semme, L'AMANT BOURRU,

Et l'on est honnête homme & point du tout poli; LACOMTESSE.

J'aime du moins votre franchise.

Cela répare tout.

MORINZER.
Oh! pour franc je le fuis,

C'est le naturel du pays.

LA COMTESSE.

Tant mieux, mais permettez Monfieur, que je vous dise Qu'il faudroit prendre un peu l'air, le ton de Paris. MORINZER.

Je le prendrai.

LA COMTESSE.

Bon!.

MORINZER.

S'il faut, pour vous plaire,

Etre galant, je le ferai.

Aimez-moi feulement, voilà la grande affaire: Enfuite à vos defirs je me conformerai.

LA COMTESSE.

Que je vous aime?

MORINZER.

Eh oui!

LA COMTESSE.

J'ai reçu votre Lettre — MORINZER.

A propos, daignez me permettre, Vous qui parlez politesse, bon ton; Votre reponse à mon épitre Est-elle marquée à ce titre?

Non! Un feul mot. Rien qu'un mot : un feul Non, Madame, en vérité vous êtes laconique:
Je vaux bien pour le moins qu'avec moi l'on s'explique.

Je l'avouerai, ce Non là me confond.

Les Françoifes, dit-on, font honnêtes, polies ? Vous me prouvez qu'elles font bien jolies;

Mais honnêtes - Ma foi ce billet là répond -

LACOMTESSE.
Autant que vous, Monfieur, ce trait me mortific.
Ne me l'imputez point. Une indiferete amie,

Et vainement j'ai voulu l'empêcher, Pour s'amuser & par plaisanterie, C'est malgré moi permis une saillie,

Qui, vous & moi, Monsieur, a droit de nous facher.

M O R I N Z E R.
Passe quand on se justifie.
Je gage que ce trait maudit

Done

Dont vous me semblez si honteuse, Part de la maligne rieuse

Qui m'a pensé tantôt saire perdre l'esprit?

J'ai pu vous en croire coupable?—
Pardon, mille pardons—Avec des yeux si doux,
De la malignité, de la hauteur!— Qui, vous?—
Et j'ai pu le penser!—je suis trop condamnable.

Vous ne sauriez rien faire de blâmable. Vous pouvez bien déranger mon cerveau, Me désoler, m'envoyer au tombeau, Sans avoir d'autre tort que celui d'être aimable.

LACOMTESSE.

Vous me flattez.

M O R I N Z E R. Je dis la vérité.

A présent que sur vous, sur votre honnêteté.
Il ne me reste plus de doute:

Revenons à l'objet qui m'amène en ces lieux; Je ne prends pas de chemins tortueux,

Je vais au but, & fuis tout droit ma route. Je vous aime. Ma Lettre a dû vous le prouver; Oui, je vous aime, & de toute mon âme;

Voulez-vous m'épouser, Madame? Vous ne pouvez jamais trouver

D'époux qui fache aimer plus tendrement sa femme.

Mon bien est plus clair que le jour,

Et je le prouverai. Ma fortune est immense; Je la mets à vos pieds, ainsi que mon amour. Acceptez-les tous deux, ayez cette indulgence.

Je ne veux point marchander votre main, Elle n'a point de prix, cette main si chérie, Et si, pour l'obtenir au gré de mes souhaits Rien qu'un seul jour, on demandoit ma vie,

Ah! de bon cœur je vous la donnerois. LACOMTESSE.

Combien, Monsieur, vous me rendrez consuse!
D'un procédé si beau mon cœur est pénétré—
Pour prix de tout l'amour que vous m'avez montré,
Faut-il vous dire, hélas! que ce cœur—

MORINZER.

Me refuse?

Et pourquoi? qu'ai-je en moi qui soit si rebutant? Je ne suis pas bien beau, mais dans le mariage

Est-ce tout qu'un joli visage? Le caractère est le point important; Lui seul survit à la jeunesse.

Six mois après l'hymen toute illusion cesse,

E

L'AMANT BOURRU,

3+ Et l'on se juge à la rigueur.

La beauté perd son pouvoir séducteur. On s'accoutume à la figure, Et l'on se fait à la laideur.

Le tems est le creuset où l'amour vrai s'épure. L'esprit, le jugement, les qualités du cœur, Voilà le seul charme qui dure.

LA COMFESSE.

Il est vrai, mais -

MORINZER.

Mais — Mais je vous déplais — pourquoi ? Oui, oui, pourquoi? Quel est mon crime?

Est-ce de vous aimer! Helas! c'est maigré moi.

Un funeste ascendant m'opprime, Je vous le jure; &, sur ma foi,

En dépit de mon cœur l'amour me fait la loi. Je deteste, à la fois, & j'aime mon Martyre. Je suis, mais vainement: l'amour vers vous m'attire;

Il est par-tout, car par-tout je vous vois; Pour mon malheur tout est amour, je crois,

Jusques à l'air que je respire. LACOMTESSE.

Modérez-vous, Monsieur. Je vois, je plains, je sens.

Le trifte etat où je reduis votre âme; Cependant, pour nourrir cette fi vive flame. Avez-vous consulté mes secrets sentimens?

Oui. Monfieur, vous m'aimez; mais me suis-je obligée

A vous payer du plus léger retour ?

En quoi, Monfieur, par votre amour Envers vous puis-je être engagée ? Daignez écouter la raison;

Ne me reprochez pas ce qui n'est point mon crime;

Mon cœur qui se resuse à votre passion, Vous offre toute son estime.

La vôtre m'est due - Oui, vous ne l'accorderez. Je suis loin d'insulter aux maux que vous souffrez. Je vois avec horreur ce triomphe bisarre; Triomphe trop commun dans ce fiécle insensé;

Dont croit jouir une femme barbare, Eu déchirant un cœur qu'elle a blessé. MORINZER.

Eh! voilà de tout point ce qui me désespère. Non, je ne puis vous accuser de rien.

Il est vrai, je vous aime; oni, je vous aime - Eh bien? C'est ma saute à moi seul si je ne puis vous plaire.

Les volontés sont libres, j'en convien.

Contre votre rigueur qu'employer? Quelles armes?

De votre côté font les charmes, L'amour, l'amour feul est du mien. Mais dites-moi; répondez-moi, Madame, Ai-je un Rèval? Soyez de bonne-foi; Ce cœur qui ne peut être à moi, Brûlcroit-il d'une autre slâme! LA COMTESSE.

Monfieur -

MORINZER

Vous hésitez! — Quel mistere? — Parlez. Vous êtes veuve, & — Ciel! vous vous troublez! Oui, vous aimez, oui, vous êtes aimée! Je suis né bon, naturellement doux: Mais dans l'ardeur des monvemens jaloux

Dont je fens mon âme enflâmée,
Je fuis un Diable, au moins je vous en averti.
Je veux voir mon rival la chofe est résolue.
Il faut que je le voie, il faut que je le tue,
Ou qu'il me tue, & que tout soit fini.

LA COMTESSE.

Vous abusez, Monsieur, de mon trop d'indulgence.

De quel droit venez-vous chez-moi
Pénétrer mes secrets & m'imposer la loi?
De quel droit? J'ai pitié d'un excès de démence

Qui vous emporte malgré vous. Vous n'écoutez qu'on aveugle courroux, Et j'y veux opposer toute ma patience.

Je ne vous ai point dit, je pense,
Qu'un autre m'inspira des sentimens plus doux—
Mais cela sût-il vrai, qu'auriez-vous à me dire?
Maitresse de ma main, ne puis je disposer
D'un cœur sur qui, Monsieur, vous n'avez nul empire?
Parce que vous m'aimez, sant il vous épouser?
MORINZER.

Oui, fi c'est un bonheur pour vous d'être adorée. LACOMTESSE.

Monsieur, vous m'arrachez un bien cruel aveu; Mais je le dois à votre âme égarée.

J'ignore l'art d'entretenir un feu
Dont je ne suis point pénétrée.
Je ne vous aime point, & je n'épouserai
Qu'un homme à qui je plaise & que je chérirai.

Ce seroit vous faire une offense; Monsieur, ce seroit vous trahir,

Que vous donner la plus foible espérance D'un bonheur incertain, fondé sur l'avenir. Le Ciel ne nous a point sait naître l'un pour l'autre.

E ij

L'AMANT BOURRU;

Ne vous obstinez point, par l'amour emporté,

A troubler ma tranquilité;

Et travaillons tous deux à vous rendre la vôtre. MORINZER.

Il faur en convenir, je fuis bien malheureux!

Je viens ici pour perdre l'inhumaine, Pour la réduire à cet état affreux

Où d'un homme irrité me réduisit la haine. Je passe les monts & les mers,

Je viens du bout de l'Univers Dans le dessein de ruiner l'ingrate,

Mon honneur, mon bon droit, tout le veut, tout m'en slatte.

De ce qui fut à moi la cruelle jouit, Je la déteste, je l'abhorre;

Je veux la voir, je la vois, je l'adore,

Et mon projet s'évanouit.

Savez-vous qui je suis, semme injuste & barbare? Souvçonnez-vous le sort qu'un seul mot vous prépare? Je suis ce malheureux, ce son si détesté,

Que le pere le plus févère, Dans le transport de sa colère, Autresois a déshérité,

Que l'on crut mort, qui vit pour vous déplaire, Pour vous aimer malgré votre inhumanité.... Je suis d'Estelan.

LACOMTESSE.

Vous!

D'ESTELAN.

Moi-même.

LA COMTESSE, tombant dans un fauteuil.

Ah! Montalais!... Je me meurs!

D'ESTELAN.

Malheureux!

Belle Sancerre!... Et c'est moi; moi, qui l'aime...
Dieu! c'est moi qui la plonge en cet état affreux!
(Il appelle.)

Au secours. Accourez....



## SCENE VIII.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, D'ESTELAN, M. DE PIENNE.

D'ESTELAN, à la Marquise.

E H! venez donc, Madame. L A M A R Q U I S E.

Quei bruit? Quels cris?

M. DEPIENNE.

O Ciel!

D'ESTELAN.

Je conviens de mon tort:

Je suis trop vis... J'ai dit dans mon premier transport.... Mais pourquoi resuser aussi d'être ma semme ?

LA MARQUISE.

Quoi, c'est là le sujet?... Votre brutalité.... L A C O M T E S S E.

Ah, mon amie!

D'ESTELAN.

Adorable Sancerre,

Oubliez ma vivacité; Votre chagrin me désespère.

( A la Marquise.)

Obtenez mon pardon.... Madame, en vérité,

J'étois troublé par la colere.

( A M. de Pienne. )

Monsieur, priez pour moi. ... j'aime, je suis jaloux; J'ai peut-être un rival, un rival redoutable.....

Ah! vous devez m'excuser tous.

Je suis trop amoureux pour être raisonnable.

L A M A R Q U I S E.

La folie est un mal qui doit se pardonner. Cela peut arriver à la meilleure tête.

Monfieur, on peut déraisonner, Mais il faut au moins être honnête.

D' E S T E L A N.

Eh, ventrebleu!

M. DE PIENNE. N'oubliez pas, Monfieur,

Que vous êtes avec des femmes.

D'ESTELAN.

Je respecte beaucoup ces Dames;

38

J'en aime une de tout mon cœur,

Et quoiqu'on soit, Monsieur, d'une rudesse extrême;

N'oubliez pas, tout le premier, Que quoique marin & grossier,

Je ne puis pas vouloir offenser ce que j'aime. M. DE PIENNE.

Je le veux croire, mais enfin .....

LA COMTESSE.

Si vous saviez.....

D'ESTELAN.

Laissons-là mes fureurs, & mon extravagance; Que mes transports jaloux soient par vous oubliés. J'ai, je vous le répéte, une fortune immense;

Et je viens la mettre à vos pieds. L A C O M T E S S E.

Ah, je vous crois, Monsieur, des biens considérables, Et vous pouvez encor les augmenter.

Oui, je vais, dès ce soir.....

D'ESTELAN.

Et veuillez m'écouter!

Sans vous, qu'ont-ils ces biens pour être desirables? LAMARQUISE.

Quelle est donc cette énigme?

M. DE PIENNE.

A quoi tend ce discours?

LA COMTESSE.

Monsieur est .....

D'ESTELAN.

Non, Madame, & pourquoi leur apprendre? Je ne fuis rien... Je n'ai d'autre droit qu'un cœur tendre, Qu'un cœur brûlant des plus vives amours.....

Acceptez-le, par grace....

LA MARQUISE.
Il a perdu la tête.

Mais, Monfieur, vous vous égarez.....
LACOMTESSE.

Ah! fouffrez que je vous arrête, Et de Monsieur, quand vous le connoîtrez, Ainsi que moi, vous jugerez:

Il n'est point de cœur plus honnête.

Monfieur est d'Estelan, mon coufin....

M. DE PIENNE.

Lui?

LAMARQUISE.
Qui, lui ?

Comment, il n'est pas mort!

D'ESTELAN.

Non, & pour tout vous dire,

Je revenois faire valoir ici Un droit incontestable, & qu'on n'a pu proscrire. Je fus jadis un fou.... L'on peut l'être à vingt ans.

Pour une esclave de mon père Je brûlai d'une ardeur legère.

La raison l'éteignit plus encor que le tems: Mon pere, mal instruit sans doute;

(A la Comtesse)

M'exhéréda .... Mon bien enrichit la vertu, Et la beauté, puisque vous l'avez eû:

J'y gagne plus qu'il ne m'en coûte, Mais jamais cet hymen, il est vrai, résolu, Qui d'un pere abusé m'attira la colere;

Ce projet fou, d'un âge téméraire, Ce vil hymen ne fut jamais conclu; Et je venois pour rendre la Justice A mon bon droit, à l'équité propice,

Pour qu'on annulle un testament, Qui, s'il ne me ruine, au moins me deshonores

Mais je la vois, mais je l'adore, Et bannis tout reffentiment.

Loin de vouloir lui ravir sa fortune, Et ma vie & mes biens, je lui viens tout offrir.

Notre félicité commune, L'équité, mon amour, tout doit nous réunir.

> Mes amis, je vous en conjure, Secondez-moi, tâchons de la fléchir.

Par une agréable importure Je ne sais point embellir mes discours.

Mon langage, mon cœur, mon esprit, mes amours Sont sans apprêts, ainsi que la nature :

Mais mon langage est celui d'un bon cœur, Mais ce cœur aime avec idolâtrie;

Et s'il faut perdre, hélas, l'espérance chérie D'être un jour son époux, de saire son bonheur; Soyez assez humains pour m'arracher la vie!

LA MARQUISE. Mais, s'il étoit moins brusque, il est interessant. LA COMTESSE.

Ah, Monsieur! comment reconnoître Un procédé si noble & si touchant? Après les sentimens que vous faites paroître, Lorsque vous inspirez un intérêt si grand, Faut-il, hélas, pour me confondre

Que mon cœur soit contraint.....

L'AMANT BOURRU, LA MARQUISE.

Laissez, je vais répondre.

Vous êtes trop émue, & je suis de sang froid; Je vais discuter votre droit.

D'ESTELAN.

Et quel droit, s'il vous plaît?

LA MARQUISE.

Mais celui qui subsiste :

Le testament.

D'ESTELAN.

Abus.

LA COMTESSE.

Monsieur, je me déssite De tout droit à vos biens. L'acte sût-il meilleur,

De tout droit à vos biens. L'acte fût-il meilleur : Eussiez-vous encor plus mérité la colère,

Et la punition févère

De votre père & de mon bienfaiteur.

Vos titres sont incontestables,

Et des miens contre vous je ne veux point m'armers

Plus les biens font confidérables, Plus vous devez les réclamer,

Et moins je dois les garder davantage; Ils font à vous, rentrez dans tous vos droits.

L'exacte probité ne connoît point de loix Que puisse autoriser le vol d'un héritage.

LA MARQUISE.

Que faites vous?

D' E S T E L A N. Comment?

LA COMTESSE.

Ecoutez-moi Monsieur.

Quant à l'hymen que vous avez en vue, De tous les biens que je vous restitue,

> Il ne me reste que mon cœur; Souffrez que j'en sois la maîtresse. Je sens, ainsi que je le dois, L'honneur que me sait votre choix, Mais commande-t-on la tendresse?

Plus vous m'aimez, plus je dois de retour Au fentiment qui vous anime,

Je ne puis vous offrir que la plus tendre estime; Et l'estime est trop peu pour payer tant d'amour. Reprenez tous vos biens. Au bonheur de ma vie Ils ne contribueroient que médiocrement:

Que l'amitié soit le seul sentiment. Qui pour jamais l'un à l'autre nous lie!

Est-ce un si grand effort? Vous m'aimiez comme amant;
Aimez-moi comme votre amie

D'ESTELAN

#### COMEDIE. D'ESTELAN.

Et vous me regardez, cruelle! - Et vous parlez

Et votre voix enchanteresse 'Dans ce cœur que vous désolez,

Par les plus doux accens, ajoute à mon yvresse; Et rout en vous, tout est fait pour charmer.

Les graces, la beauté, l'esprit, le caractère; Vous unissez tout ce qu'il faut pour plaire, Et vous voulez que je cesse d'aimer! Point d'amitié! Non, mon ame brûlante

Ne peut se contenter d'un sentiment si froid.

A de l'amour c'est de l'amour qu'on doit;

Soyez ma femme, mon amante, Et que rien que la mort ne brise nos liens. Moi, j'irois reprendre vos biens!

Je ne suis que trop riche, & cela m'importune.'
Que me seroit, sans vous, la plus haute sortune?
C'est vous seule, c'est vous que je veux; oui, vous, vous

•Je veux que vous soyez ma semme;

Et, malgré vous; oui, malgré vous, Madame; Il faut que je fois votre époux.

LA MARQUISE.

Il est fort, celui-là?

M. DE PIENNE.

Que pouvez-vous prétendre? Eh, quels seront vos droits, quand Madame consent

A renoncer pour vous au testament?

L A C O M T E S S E.

Oui, Monsieur, des ce soir je saurai tout vous rendre.
D' E S T E L A N.

Et moi, Madame; & moi, je ne veux rien reprendre; Je veux plaider.

LA COMTESSE.

Plaider! Vous, Monsieur? Et pourquoi!

Je rends tout.

D'ESTELAN.
Il m'importe, & je veux plaider, moi.
Nous plaiderons.

LA MARQUISE. Si j'étois à sa place

Je ne vous ferois point de grace, Homme grossier, homme entêté!

Vous plaidez par malice; & craintive, elle n'ose.

Elle a bon droit & gain de cause.

Deshérité! — Cent fois deshérité.

LA COMTESSE.

Et laissez donc.

L'AMANT BOURRU,

D'ESTELAN.

Non, non qu'elle poursuive. Contre votre beauté, contre ce ton fi doux,

Qui me désarme & me captive; Ses injures & fon courroux

Mieux que mon cœur me servent contre vous.

Adieu; si du procès l'issue est incertaine; Si je le perds, du moins, j'aurai su me venger.

Vous êtes cruelle, inhumaine; Mon cœur de vos liens ne peut se dégager.

Un procès vous fait de la peine;

Et moi, je veux plaider pour vons faire enrager.

( Il fort. )

## SCENE IX.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, M. DE PIENNE.

LA COMTESSE.

H! Monficur, arrêtez-

LA MARQUISE. Monfieur!

M. DE PIENNE.

Il prend la fuite.

Moitié tendre, meitié brutal; Cet homme est bien original!

LA MARQUISE.

Je croyois m'amuser un peu de la visite; Il m'a prouvé que je croyois fort mal.

LA COMTESSE.

A Montalais en mariage,

Je croyois apporter un immense héritage, Je m'en flattois ju squ'à ce jour.

Mes biens fur sa Maison, non moins pauvre qu'illustre,

Alloient répandre un nouveau lustre;

Et je n'ai plus pour dot que le plus tendre amour!

LA MAROUISE.

Eh! que faut-il de plus à sa tendresse extrême! M. DE PIENNE.

Quel bien plus précieux est-il pour un amant?

LA COMTESSE.

Ah! renonce-t-on aisément

Au plaisir, au bonheur d'enrichir ce qu'on aime ? LA MARQUISE.

J'entends du bruit.

COMEDIE.
LACOMTESSE.

C'est lui, je le sens à mon cœur.

M. DE PIENNE.

Madame, c'est lui-même.

LA COMTESSE.

Ah! que va-t-il apprendre?

Quelle nouvelle!

M. DE PIENNE.

Il aime avec ardeur.

Ses biens sont votre amour, sa richesse est l'honneur; Ce coup n'a rien qui puisse le surprendre.

## SCENE X.

LA MÀLQUISE, MONTALAIS, LA COMTESSE. LA COMTESSE.

CHer montalais!

MONTALAIS.

Enfin, je vous revois! Après trois mois d'une pénible attente, Ce jour heureux me rend tout à la fois

Et mes amis, & mon amante. —
Wais quels triftes regards, & quel fombre maintien!
Sur quel fajet rouloit votre entretien?

Vous est-il arrivé quelqu'accident funcste, Vous ne me dites rien.

LA COMTESSE.

Hélas!

LA MARQUISE.
Ah, Montalais!

M. DE PIENNE.

Nous ne fommes pas gais.

MONTALAIS.

Cela se voit de reste.

Est-ce parce qu'on juge aujourd'hui mon procès? L A M A R Q U I S E.

Nous étions tous d'une gaité charmante! J'ai bien ri ce matin, & nous pleurons ce foir.

MONTALAIS.

Vous m'effrayez!

LA COMTESSE.

Je viens de recevoir

Une, visite à coup sûr étonnante.

Et de qui donc?

LA MARQUISE.

D'un fou.

MONTALAIS.
Oucl est-il?

LA COMTESSE.

MONTALAIS.

Et lequel!

M. DE PIENNE.

D'Estelan.

MONTALAIS. D'Estelan!

LACOMTESSE.
Oui, lei-mêm.

LA MARQUISE.

Il réclame ses biens.

LA COMTESSE.

Il a des droits.

M. DE PIENNE.
Ill'aime.

LACOMTESSE.

Le testament est nul.

LA MARQUISE.

Plein d'une ardeur extrême

Il offre, avec fon cœur, fa fortune & fa main.

M. DE PIENNE.

Il s'obstine à ne rien reprendre.

LACOMTESSE.
Je ne veux point plaider, je veux....

MONTALAIS.

Il faut tou, rendre.

LA COMTESSE.

Ah! Montalais, c'est mon dessein, Mais, en rendant un si riche héritage, La pauvreté devient mon seul partage,

Et l'hymen fortuné dont mon cœur ce matin Se formoit la plus douce image.—

MONTAL'AIS.

Et cet hymen combiera tous nos vœux. Oh mon amie! un peu moins de richesse, Et toujours la même tendresse;

Nous n'en ferons que plus heureux.

'Avec de fi grand biens jouit-on de foi-même?

Peut-on jouir de ce qu'on aime?

L'ambition, ce Démon de la Cour, Emporte lui seul des années. En cent projets, formés & détruits tour-à-tour, Combien se perdent de journées!

Les heures, malgré nous, s'envolent sans retour Par de vains plaisirs entraînées;

Il reste à peine un moment pour l'amour.

J'acceptois les biensaits d'une main aussi chère,

Je les acceptois sans rougir;

L'amour ennoblit tout quand l'amour est fincère; Et c'est à moi maintenant de jouir

Du plaisir qu'espéroit Sastcerre, Et du bonheur qu'on vient de lui ravir. Oui, chère amante, aimable & tendre amie; Le peu que j'ai, mon amour & ma vie, Jouissez-en comme de vos bienfaits;

Tout est à vous. Si ma tendresse, Si les soins, si le cœur de l'heureux Montalais Peuvent vous tenir lieu d'une immense richesse, Je ne craindrai de vous ni plaintes, ni regrets.

#### LA COMTESSE.

Ah! vous aviez raifon, de Pienne!...
J'accepte tout.... Je te donne ma foi,
Je reçois à jamais la tienne.

Ton cœur est le seul bien, le seul qui m'appartienne, Etta tendresse est tout pour moi.

Mais, Montalais, voici l'heure fatale....

#### MONTALAIS.

Nous allons nous rendre au Palais.

LA COMTESSE.

Rien n'est plus incertain que le sort d'un procès. Votre fortune en dépend.... Rien n'égale Mon effroi, ma perplexité.

MONTALAIS.

Malà propos votre esprit se tourmente; Mon Avocat dit ma cause excellente; J'attends l'évènement avec tranquillité. Venez me voir juger.

LA COMTESSE.

Non; je suis trop tremblante.

MONTALAIS.

Moi j'ai d'heureux pressentimens. L A C O M T E S S E.

Permettez qu'ici je demeure.
Allez, ne perdez point de tems....
Je faurai mon fort dans une heure.

(A la Marquise.)
Allez-vous au Palais?

Non, je reste avec vous.

Je suis semme, sans doute, & des plus curienses,

J'aime à pouvoir porter des nouvelles heureuses,

Mais je vous immole mes goûts.

LA COMTESSE.

Je vous en remercie... Allez... Je vais écrire A ce fou, qui, dans son délire, S'obstine à resuser son bien;

Qui veut plaider, quoi qu'on puisse lui dire, Ou s'unir avec moi d'un éternel lien. Oui, je vais profiter du tems de votre absence, S'il daigne m'accorder un moment d'entretien, Pour le dissuader de son extravagance.

( A Montalais.)

De la fortune, hélas! je n'exige plus rien; Je partage la tienne, & le Ciel équitable Va t'affurer un bien qui fussit à tous deux. Si d'une tendre Amante il écoute les vœux, L'évènement te sera favorable;

Le triomphe t'attend, & nous fommes heureux.

Fin du second Acte.



# ACTE III.

# SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, SAINT-GERMAIN.

SAINT-GERMAIN.

Our, Madame, à l'inffant il doit ici se rendre.
Votre billet l'a, dit-il, enchanté.
Il n'est plus en colère, il me l'a répété,
Madame, en me forçant de prendre
Des gages évidens de générosité.

LACOMTESSE.
Retirez-yous, je vais l'attendre.

(Il fort.)

## SCENE II.

LA COMTESSE, seule.

Our la derniere fois parlons à d'Estelan;
C'est la Marquise qui l'irrite.
En le contrariant elle aigrit, elle excite
Un cœur né vis, & d'ailleurs excellents

Seule sur son esprit j'aurai bien plus d'empire,

Il ne pourra me réfister. La douceur seule peut séduire

Un caractère ardent, prompt à se révolter.

Il ignore que l'hymenée Doit avec Montalalais unir ma destinée,

Il me croit libre; en bien, prolongeons fon erreur.

S'il faut qu'un jour la vérité l'éclaire; Ah, que ce soit du moins sans saire son malheur! Qu'il ne pénetre ensin ce douloureux mystère

Qu'après avoir triomphé de son cœur.

J'éprouve, par le mien, quelle peine cruelle Doit ressentir un cœur tendre & sidèle

Qui perd & pour jamais l'objet de son amour.—
Ah, Montalais! peut-être à l'instant même

Quand tu m'adores, quand je t'aime, On nous fépare sans retour!

Le gain de ton procès décide ta fortune.

· Et — mais chaffons une idée importune Qui me poursuit & qui fait mon tourment.—

De mes yeux, malgré moi, je sens couler des larmes; Je réfléchis mais vainement.

Que la raison a de fragiles armes; Et qu'il est mal aisé de vaincre ses allarmes;

Lorsqu'on tremble pour son Amant!
On vient, c'est d'Estelan. — Rensermons en moi-même
Et mes chagrins & mon désordre extrême.



## SCENE III.

#### D'ESTELAN, LA COMTESSE.

#### D'ESTELAN.

ME voilà.—Grace au Ciel, nous serons sans témoins!

Je hais bien fort votre insigne rieuse,

Et votre grand Monsieur.— Sa mine sérieuse

Me glace & me déplaît.—Si je vous aimois moins

Je serois bien honteux de la sotte colère

Que j'ai fait voir tantôt en vous quittant.

Je me suis comporté vraiment comme un enfant,

Mais ce n'est pas ma faute. — Un maudit caractère,

· Un vice d'éducation.-

Grace, clémence, adorable Sancerre!

J'aime, & c'est bien assez pour ma punition.

Les fautes de l'amour aisément se pardonnent;

Il n'a pas les yeux bien ouverts, Il nous mène tout de travers; Et les passions déraisonnent.

LA COMTESSE.

Je ne me fouviens plus de rien:
Quand votre faute est par vous reconnue;
Je l'oublie, & n'ai d'autre vue,
En obtenant de vous cet entretien,
Que d'éclaireir vos doutes sur un bien
Que l'équité veut que je restitue.

D' E S T E L A N. Eh quoi toujours me parler de cela! Au diable le fot héritage.

Parlons de mon amour, de mes offres. - Voila

Ce qui me touche davantage. L A C O M T E S S E.

Promettez-moi de m'écouter Sans vivacité, sans colère.

D'ESTELAN.

Oui, oui, je me corrige, & mon sang se tempère; Je vous promets de ne pas m'emporter.

LACOMTESSE.

Tout Paris est instruit d'où me vient ma fortune.

Vous méritez, à ce qu'on croit, le sort

Que vous sit éprouver votre père à sa mort.

Telle est l'opinion commune.

On apprendra bien-tôt que, sans nul sondement, On vous traita comme un coupable.

La vérité perce mal aisément,

Mais elle n'a besoin que d'un jour savorable, Et son triomphe en est plus éclatant. Plus le Public aujourd'hui vous accable, Plus il sera pour vous dans un moment.

Je n'aurai plus en lui qu'un juge inexorable;

Peut-être même il me croira capable
D'avoir dicté le testament.

Le monde ne peut se résoudre A ne porter qu'un jugement certain:

Il veut des preuves pour absoudre ;
Il condamne sans examen.

S'il faut que de nos cris le barreau retentisse, Quel champ pour la malignité!

On dira que je veux employer la justice A consacrer l'iniquité.

Si l'hymen nous unit, on dira que certaine De perdre un bien que la loi m'eût ôté, J'ai, pour le conserver, sacrissé sans peine

Mon penchant & ma liberté.

Vous ignorez, Monsieur, tout ce que peut l'envie Pour noircir la plus belle vie.

La medifance est son premier secret,
Si la vertu l'emporte, & s'il est sans esset
A son secours survient la calomnie.

On vous méprife, l'on vous hait,

Et celui qui fur vous lança le premier trait, Est le seul qui vous justisse.

Jugez; après cela, si ie dois m'exposer A des bruits, dont envain je voudrois me défendre; Si nous devons plaider, quand je veux tout yous rendre;

> Et si je puis vous épouser. D' E S T E L A N.

Eh que vous font les propos du vulgaire? Pour exercer sa malice ordinaire.

Viendra-t-il chez vous vous chercher?
D'ailleurs ses traits ne peuvent vous toucher:

Pour les braver, vous avez un afyle: C'est votre conscience. On doit être tranquille

Quand un pareil témoin n'a rien à reprocher.

Mais, malgré les détours que vous prenez, Madame ;

Je pénétre, je lis jusqu'au fond de votre ame.

Vous êtes généreuse & vous avez pitié

D'un malheureux dont la raison s'altere; Vous ne prétendez pas, quand je ne puis vous plaire;

G

L'AMAMT BOURRU. 50 Que par un dur refus je sois humilié. Vous favez l'adoucir par tant de politesse. Par une voix si tendre, un ton si pénétré, Que le cœur est forcé de vous aimer, traîtresse, Quand pour vous il est déchiré. Je fuis fans art, mais je vois votre adresse; Et je vous en sais bien bon gré. Il faut donc renoncer à la douce espérance De vous voir à mon fort unir votre destin? de ne prétens vous faire aucune violence. Sans le cœur qu'est-ce que la main? Et vous ne m'aimez pas. J'en ai la trifte preuve. Mais, n'aimez-vous personne? - Allons, en bonne soi, Est-il quelqu'un plus fortuné que moi? Voulez-vous toujours rester veuve? LA COMTESSE. J'ignore quel destin me réserve le Ciel. Et ce qu'en ce moment sur mon sort il prononce ; Je ne puis rien répondre de formel: Peut-être pour jamais il faut que je renonce Aux doux plaifirs d'un amour mutuel. Voilà dans cet instant ce que mon cœur m'annonce, Et mon veuvage est peut-être éternel. D'ESTELAN. Tant mieux! si ne pas plaire est un chagrin sensible. Si de votre froideur je suis désespéré: Mon mal feroit encor mille fois plus horrible Si quelqu'un m'étoit préféré. Me voilà plus tranquille! - Ainfi, sur l'héritage; Vos scrupules hors de saison. — LA COMTESSE. Voici le testament, les papiers. D'ESTELAN. A quoi bon ? LA COMTESSE. Je ne puis plus les garder davantage. D'ESTELAN Je n'en veux point, vous dis-je; & je suis riche affez. C'est en vain que vous me pressez. LACOMTESSE. Prenez, Monfieur; prenez, je suis inébranlable. D'ESTELAN. Mais résléchissez donc, ô semme inconcevable! Vous n'aviez rien, & je dois le savoir, Quand Monsieur d'Estelan vous fit son héritiere: Sa fortune est tout votre espoir:

Que yous restera-t-il en la perdant entiere?

#### COMEDIE.

LA COMTESSE.

L'honneur d'avoir fait mon devoir.

D'ESTELAN.

Qui que tu sois - Ange - Génie. Car tant de grandeur d'ame, & tant de loyauté Ne font pas d'un mortel, tes vertus t'ont trahie.-

Tu n'as rien de l'humanité Que la forme & que la beauté. Qui que tu sois je t'en supplie,

Laisses-moi t'adorer , laisses-moi t'enrichir. Réprens tous ces papiers, dont l'aspect m'importune; Il n'appartient qu'à toi d'honorer la fortune,

Si la vertu peut l'ennoblir.

Reprens.—

## SCENE IV.

LA COMTESSE, D'ESTELAN, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, entrant étourdiment.

ft-il parti?

D'ESTELAN.

Non, pas encor, Madame. L A M A R Q U I S E.

Et voulez-vous toujours épouser ou plaider? D'ESTELAN.

La chose en rien ne doit vous regarder. Ce n'est pas vous que je voulois pour semme; Le ciel d'un tel malheur m'a bien voulu garder.

LA MARQUISE.

Qu'il est galant!

D'ESTELAN. Je fuis vrai.

LA COMTESSE.

J'ai la gloire

D'avoir changé Monfieur. J'ai sû le disposer-D'ESTELAN.

La raison sur l'amour remporte la victoire. Je ne m'obstine plus à vouloir l'épouser. Je suis bouillant, je suis colère,

Mais après tout, quand je ne sais pas plaire;

Je ne sais pas tyranniser.

LA MARQUISE.

C'est pour moi seule, au moins qu'il n'est jamais aimable:

Gij

L'AMANT BOURRU,

52 Je suis charmée au fond de vous voir raisonnable. Mais comment vouliez-vous qu'elle pût vous aimer?

Est-ce au moment qu'un heureux hymenée

Doit avec Montalais unir sa destinée,

Que vous pouviez prétendre à l'enflammer ! D'ESTELAN.

Quoi?

LACOMTESSE.

Juste Ciel! - Marquise. ---

LA MARQUISE.

Elle a dû vous le dire.

Oui, Montalais est un homme charmant. D'ESTELAN.

Elle l'aime?

LA COMTESSE,

Arrêtez - je souffre le martyre.

LA MARQUISE.

Vous savez bien que pour elle il soupire Depuis fix ans. - Oui, Monfieur, constamment. D'ESTELAN.

Quoi! vous aimez?

LA MAROUISE. Ce n'est pas un mystère. D'ESTELAN.

Quoi, vous vous mariez?

LA MARQUISE.

Dès demain, je l'espère.

D'ESTELAN.

Vous m'avez trompé ? - Vous! - Adieu, Madame. ( Il fort. )

# SCENEV.

LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

AH! Ciel!

Qu'avez-vous fait?

MARQUISE.

Mais, une étourderie.

Si ce que je crois est réel.

Aussi de vos desseins que n'étois-je avertie? C'est quelque chose de cruel,

Il oft dur d'ignorer les fecrets d'une amic.

On pense la servir contre un Original, On veut bien saire & l'on sait mal. L A C O M T E S S E.

Mais la discrétion étoit si naturelle!

Vous connoissez le fougueux d'Estelan, Sa brusquerie & son sang pétillant,

Vous ne pouvez douter que la moindre étincelle.
N'enflamme un esprit si bouillant:

Comment ne pas sentir que je devois me taire Sur mon hymen, sur le nom d'un époux? Aux premiers transports d'un jaloux,

Heureux peut-être autant que téméraire,
Ne devois-je donc pas foustraire

L'objet de mes vœux les plus doux? LA MARQUISE.

Je reconnois ma faute, & j'en suis bien honteuse. Quoi, d'Estelan? — Je suis bien malheureuse.

LA COMTESSE.

Calmez-vous; le danger peut encor s'éviter. Sur Montalais j'ai quelque empire; Et quant à d'Estelan, le moment du délire

Est le seul avec lui qui soit à redouter.

L A M A R Q U I S E.

En vérité, vous me rendez la vie. LACOMTESSE.

Mais ils ne viennent point — J'attends, en frémissant, Un Arrêt bien intéressant.

LA MARQUISE.

Dans votre cour j'entends un équipage — Et votre doute enfin va se voir éclairci. Vous pâlissez ? —

LA COMTESSE.

Moi!

LA MARQUISE.

Reprenez courage :

Le cœur me dit que tout a réuffi. LACOMTESSE.

Puisse le Ciel accomplir le présage!

Je ne me foutiens plus — Je tremble. L A M A R Q U I S E. Les voici.



# SCENE VI.

LA COMTESSE, MONTALAIS, LA MARQUISE, M. DE PIENNE.

LA MARQUISE.

E H bien ?

LACOMTESSE.
Cicl! vous avez perdu votre cause!
MONTALAIS.

Oti.

LA MARQUISE.

On vous condamne?

M. DE PIENNE.

Il n'est plus d'espérance.

Dépens, dommages, intérêts; Il perd tout avec son procès.

LA MARQUISE.

C'est une iniquité, c'est une présérence.

MONTALAIS.
Mes Juges ont raison & j'étois abusé.

Mes Juges ont ration & J'étois abulé. De l'examen des faits je m'étois reposé Sur un homme que l'apparence

A sans doute séduit plus que l'appas du gain.
Je regardois mon droit comme certain,

J'agisfois avec constance;

Mais au simple exposé, dès le premier rapport, J'ai de mes soibles droits senti l'insussissance;

J'ai prévu quel feroit mon fort, Et me suis prononcé moi-même ma Sentence.

Je fens combien le coup est accablant, Et ne me vante point du fastueux courage

De voir mon fort d'un œil indifférent.

Mon malheur est d'autant plus grand Qu'une autre avec moi le partage.

O! ma plus tendre amie! Est-ce-là le destin, Est-ce-là le bonheur dont encor ce matin Nos yeux entrevoyoient la séduisante image? Tout a changé pour nous dans l'espace d'un jour;

Et contre un si terrible orage
Nous ne pouvons opposer que l'amour.
Vous ne me dites rien! quel silence sunesse!
Ah! je n'ai rien perdu si votre cœur me reste

Sancerre! - Eh quoi, loin de me consoler, Vous détournez la vue, & craignez de parler? L A C O M T E S S E.

Ah Montalais!

MONTALAIS.

Eh bien?

LACOMTESSE, à part. Quel sacrifice !

Il est affreux; il faut qu'il s'accomplisse. MONTALAIS.

Ou'avez-vous donc? & d'où vient qu'aujourd'hui? 🛶 LA COMTESSE.

Vous allez tout savoir.

MONTALAIS. Quoi donc? LA COMTESSE:

Monfieur de Pienne

Et vous Marquise, un moment avec lui Permettez que je m'entretienne.

LA MARQUISE.

Très-volontiers; mais qu'il me soit permis De vous bien rappeller, à l'un ainsi qu'à l'autre; Que, quel que soit son malheur & le vôtre Vous avez encor des amis.

LA COMTESSE.

Voilà mon seul espoir.

M. DE PIENNE.

Que voulez-vous lui dire ?

Quel est votre dessein ?

COMTESSE.

Vous le faurez bientôt!

M. DE PIENNE.
Vous m'éffrayez, Madame, il faut

LA COMTESSE.

Ah cher Comte!

M. DE PIENNE.

Je me retire.

(Il fort avec la Marquise.)



## SCENE VII.

# LA COMTESSE, MONTALAIS.

#### MONTALAIS.

E vous regarde & je frémis —
Sancerre, qu'allez-vous m'apprendre?
D'un froid mortel tous mes sens sont faiss —
Pour la premiere sois je crains de vous entendre.
L.A. C.O.M.T.E.S.S.E.

Oppose à nos malheurs un cœur plus affermi.

Tu m'es bien cher! — Ah! Montalais! mon âme
Ne le fentit jamais comme aujourd'hui.
Dans ce cœur malheureux rien n'éteindra la flâme
Dont l'embrâfa pour toi le Ciel qui t'a trahi.
Jufqu'au dernier foupir je te ferai fidèle;
Je vivrai pour toi feul, & t'en donne ma foi;
Mais il faut renoncer à moi.
M O N T A L A I S.

Sancerre!

#### LA COMTESSE.

Il faut briser la chaine la plus belle;
Et pour jamais nous séparer.
Plains-moi du sort affreux où je suis condamnée;
Mais ne prétendons plus à l'heureux hymenée
Que le plus tendre amour m'avoit fait espérer.
Je vais ensévelir au fond d'une retraite
Ma douleur, les combats qu'il faudra soutenir;
Je vais ne m'occuper que de ton souvenir;

De la perte que j'aurai faite,
Jusqu'à la mort je vais m'entretenir.
Un Cloître — Désormais voilà mon seul asyle.
Si je te sais heureux, j'y vivrai plus tranquile.
Tu viens de perdre tout; vis pour tout réparer;
Tu le dois, tu le peux, remplis ta destinée;

La mienne est d'être infortunée, Et de vivre pour te pleurer. MONTALAIS.

Est-ce un songe effrayant dont l'horreur m'environne?

C'est vous; c'est vous que mon malheur étonne—

Si quelqu'un me l'eût dit, je ne l'aurois pas cru.

Ah! malheureux! j'ai tout perdu,

Et Sancerre aussi m'abandonne!

LA COMTESSE

### LA COMTESSE:

Quel soupçon! Quel reproche! Ingrat, il est affreux.

Je te patdonne cet outrage; Du désespoir c'est le langage,

Et tu serois plus juste, étant moins malheureux,

Connois le cœur de ton amante, Ce cœur que tu viens d'outrager, Qui t'aime, qui ne peut changer; Qui voit ton fort sans épouvante, Trop heureux de le partager,

S'il n'aimoit que pour lui, si sa tendresse extrême Ne préféroit ron bonheur au sièn même.

Que veux-tu faire, & quel est ton dessein? Tu sers avec honneur, & dans ton sort sunesse, A peine il suffira de ce peu qui te reste Pour soutenir ton rang & faire ton chemin.

A tes yeux, que l'arnour fascine, J'offre une vérité terrible; mais enfin,

Veux-tu qu'en te donnant la main J'aide à consommer ta ruine. Par le retour de d'Estelan

La pauvreté devient mon feul partage; Irai-je en dot, & pour tout héritage, Porter à mon époux ce funeste présent?

Songe à ton nom, fonge à mon fang,

A ce qu'exigeront de nous en mariage Et ta naissance & notre rang;

Et considère après, si le sort qui t'opprime, De nous unir encor nous permet le bonheur.

Pour adoucir un revers plein d'horreur Tu peux mettre à profit & la publique estime,

Et ton service & ta faveur.-

Ah! laisse-moi, dans l'ardeur qui m'anime, Supporter seule, ami, notre commun malheur, C'est bien assez d'une victime.

MONTALAIS.

Qui vous, cruelle! vous m'aimez, Et votre bouche ose ici me prescrire De renoncer au seul bien où j'aspire! Et vous m'aimez, vous m'estimez! Grand Dieu! Je saurois mon amante Plaintive, isolée & souffrante Dans l'horreur de la pauvreté; Et moi, d'une ame indifférente,

Occupé de moi seul & de ma vanité, J'irois slatter la fortune insolente; Solliciter près d'elle un regard de bonté, 58

Et mendier sa saveur inconstante,

Pour briller un moment d'un éclat emprunté? Non, ce n'est point ainsi qu'on aime,

Que j'aimerai jusqu'à la mort.

Le Ciel vous persecute, il m'accable de même; Heureux ou malheureux, je subis votre sort;

Tous deux faisons tête à l'orage;

Avec un même cœur, ayons même courage; Opposens notre amour & son commun effort

Au fort qui tous deux nous outrage —

Voilà de deux amans; oui, voilà le langage, Lorfque l'on veut les traverser.

Ce sont-là les discours que l'amour leur inspire; C'est-là ce qu'ils doivent penser;

Et voilà ce qu'il falloit dire.

\* L A C O M T E S S E.

Je l'aurois dit, ingrat, si j'aimois soiblement, Si je brûlois d'une slâme vulgaire.

Ce n'est-là que l'effort d'un amour ordinaire; C'est un devoir qu'on remplit aisément; Mais pour l'objet d'une tendresse extrême; Détruire son propre bonheur,

A sa félicité sacrisser son cœur,

Tout immoler pour lui jusqu'à son amour même;

Voilà d'une héroïque ardeur; Voilà vraiment l'effort suprême;

Voilà ce que je veux, & c'est ainsi que j'aime.
MONTALAIS.

Quoi, vous consentiriez? -

LA COMTESSE.

Ta gloire est tout pour moi.

Je veux la sauver malgré toi,

Du piége dangereux que lui tend ta foiblesse.

Je te conserve ma tendresse,

Et je te rends & ta main & ta foi;

Mais de tes sentimens j'exige un dernier gage,

Et mon estime est à ce prix.

De ma fortune accepte les débris ; Joints au reste de ton nausrage,

Ils pourront aider ton courage A triompher des destins ennemis.

Si tu m'aimas jamais; fi tu m'aimes encore; Pourras tu refuser à ce cœur qui t'adore, Que ton malheur au moins soit allégé par lui;

<sup>\*</sup> Ce qui est entre les deux aftériques ne se dit point à la représen-

C'est une grace que j'implore; S'il faut te l'ordonner, je le veux, obéi. \*

# SCENE VIII.

LA COMTESSE, MONTALAIS, D'ESTELAN, LA MARQUISE, M. DE-PIENNE.

D'ESTELAN, à la Marquise & à M. de Pienne, qui veulent l'empêcher d'entrer.

Ourquoi voulez-vous m'interdire L'accès de cet appartement? Je veux la voir, lui parler—— M. DE PIENNE.

Un moment.

D'ESTELAN.

Il faut que je la voie à présent.

LA MARQUISE.
Quel délire!

D'ESTELAN.

Je la verrai, vous dis-je — A la fin, m'y voici.

Parbleu, Madame, on a bien de la peine —
Ah! vous n'êtes pas feule ici?

Quel est ce Monsieur-là? — Montalais? Oui, c'est lui. Bon jour, Monsieur Je sais quel sujet vous amène, Vous aimez ma Cousine — Et moi. je l'aime aussi ; Mais elle ne me voit qu'avec indissérence; Et vous êtes aimé — C'est fort bien sait à vous. Malgré tout mon amour, malgré sa violence, Vous allez donc ensin devenir son époux!

MONTALAIS.

Son époux! - Ah!

D'ESTELAN.

Quoi vous versez des larmes 3

Je ne viens point ici pour vous donner d'allarmes — Et vous aussi — Vous pleurez — Et pourquoi!

LA COMTESSE.

Que voulez-vous savoir?

D'ESTELAN.

Son chagrin & le vôtre:

Dites-m'en le sujet : vite, dites le moi.

Pourquoi pleurez-vous l'un & l'autre?

Est ce encor moi? — Je suis bien malheureux!

Me faites-vous un crime, hélas! de ma foiblesse?

Hij

Je ne viens point troubler votre tendresse.

L'hymen va vous unir tous deux — Et moi je pars, je quitte à jamais la contrée Oni pour mon déléspoir, à moi vous a montré

Qui, pour mon déscspoir, à moi vous a montrée. Je vais mettre entre nous l'immensité des mers

Puisse votre image adorée Cesser de tourmenter mon ame déchirée,

Er ne pas me poursuivre au bout de l'Univers! Vous, heureux l'un par l'autre —

MONTALAIS.

Ah! jamais l'hyménée

Ne joindra notre destinée!

Du fort le plus affreux j'éprouve tous les coups— Je suis, Monsieur, plus malheureux que vous.

D'ESTELAN.

Je ne vous comprends point.

MONTALAIS.

Elle renonce au monde.

Dans une obscurité prosonde L'ingrate court s'ensévelir —

Au fond d'un Cloître -

D'ESTELAN.

Vous!

LA MARQUISE.

O ma chère Sancerre !

D'ESTELAN.

Expliquez-moi donc ce mystère.

M. DE PIENNE. Sancerre, vous voulez nous fuir?

De son procès perdu vous voulez le punir?

MONTALAIS.

Tout à la fois généreuse & cruelle, Elle veut s'immoler, dit-elle, à mon bonheur.

Elle me rend ma liberté, mon cœur, Et m'ordonne d'aller loin d'elle

M'appuyer des fecours d'une foible faveur, Pour rappeller à moi la fortune infidèle.

LA COMTESSE.

Vous le devez & je le veux; Soumettons-nous au fort qui nous fépare. D' E S T E L A N.

Et c'est moi, juste Ciel, qui les rend malheureux !

Moi, je ferois affez barbare Pour défunir deux cœurs si généreux!

Vous allez le quitter? Vous voulez qu'il renonce
Au bonheur d'être votre époux?

Vous voulez donc sa mort? Dites, la voulez-vous?

C'en est l'arrêt qu'ici votre bouche prononce.

Si je ne puis oublier vos attraits, Lorsque pour moi vous êtes inflexible,

Lui qui, blessé des mêmes traits, A réussi du moins à vous rendre sensible,

Dites-moi, pourra-t-il vous oublier jamais? Et vous, cruelle, oui, vous-même;

La générofité vous aveugle aujourd'hui.

Demain vous sentirez, peut-être autant que lui,

Qu'il faut mourir quand on perd ce qu'on aime. Vous l'exigez de lui, vous vous séparerez,

Mais vous emporterez son cœur, & lui le vôtre,

Et tous deux seront déchirés.

Apiès avoir vécu malheureux l'un par l'autre, En vous aimant encor, tous deux vous périrez-Je n'v puis consentir : non , jamais , semme ingrate;

Et, malgré toi, je ferai ton bonheur. C'est mutilement que ton orgueil se slatte

De refuier mes dons comme mon cœur-Le voilà, votre époux, il l'est, il le doit être: Il ne vous eût pas plû, s'il n'étoit vertueux:

Vous vous convenez tous les deux. A l'égard de vos biens, je vous ferai connoître Que, si de beaux déhors ne parlent point pour moi, Un cœur droit, un bon cœur est du moins mon partage. (Lui donnant des Papiers.)

Tenez, prenez cela.

LA COMTESSE.

Que faites-vous? MONTALAIS.

Pourquoi? --

D'ESTELAN.

Reprenez vos papiers. - Gardez votre héritage, Je vous le donne, & mieux que n'avoit fait la loi.

Prenez ausli cet Acte, il vous atteste Qu'à cer héritage funeste

J'ai ce matin renoncé pour toujours.

Il m'est affreux, je le déteste; Il a troublé le repos de mes jours.

J'étois heureux, vous m'étiez inconnue.

De mon bonheur il a détruit le cours, Poisque c'est par lui seul qu'ici je vous ai vue. Quoi! vous baissez les yeux! me refuseriez-vous?

LA COMTESSE.

Ah! Monsieur!

D'ESTELAN. Montalais!

Grand Dieu!
D' E S T E L A N.

Feinme adorable!

(A la Marquise & à M. de Pienne.)
Mes amis réunissons nous;
Venez, embrassons ses genoux.
Obtenons d'elle un aveu savorable.

(Se jettant aux pieds de la Comtesse.) Sancerre, laissez-vous sléchir.

LA MARQUISE.

Cédez.

K 2.

M. DE PIENNE.

Vous le devez.

LACOMTESSE.

Tant de grandeur m'accable.

Mais accepter .-

D'ESTELAN.

Tu le peux sans rougir.
Le plus beau droit de l'ovulence,
Celui qui peut lui seul l'ennoblir à jamais,
C'est le droit d'enrichir l'honorable indigence,
De l'accabler de ses biensaits.

LA COMTESSE.

Je me rends.

D'ESTELAN, fautant au col de Montalais. Montalais!

MONTALAIS.

Ah, je vous dois la vie!

M'acquitter envers vous n'est plus en mon pouvoir:

Mais parmi tous les biens, que je vass vous devoir,

Son cœur, votre amitié, sont les seuls que j'envie.

LA MARQUISE, à d'Estelan en l'embrassant. Monsieur, je me reconcilie

Volontiers avec votre humeur.
On peut vous pardonner un peu de brusquerie;
On n'a point de désaut avec un si bon cœur.

M. DE PIENNE.

Cher Montalais!

LA COMTESSE, à d'Estelan.

Votre ame généreuse, Lorsque par moi vous êtes offensé.—

D'ESTELAN, prenant Montalais par la main, & lui montrant la Comtesse.

Mon ami, qu'elle soit heureuse, Et je suis bien récompensé. (à la Comtesse) (à Montalais.)

Chérissez-le toujours. - Sois-lui toujours fidèle.

(Joignant la main de Montalais à celle de la Comtesse.)

Unifiez-vous d'une chaîne éternelle.

N'oublicz pas que mon cœur loin d'ici

Adieu, mon courage me quitte;

Et, malgré moi, des pleurs. — Adieu, je prens la fuite, N'oubliez jamais votre ami.

(Il veut fortir.)

LA COMTESSE.

D'Eftelan!

MONTALAIS.

Arrêtez.

D'ESTELAN.

Sous un autre hémisphère; Je vais ne m'ocuper qu'à vaincre mon amour.

Si je puis n'être plus que l'ami de Sancerre, Comptez tous deux fur mon retour.

Je reviendrai jouir de ce sentiment tendre,

Que de vos cœurs j'ai le droit de piétendre.

Oui, mes amis, je reviendrai.

Mais non, embrastez-moi — jamais je n'éteindrai

Ce seu, dont l'aideur me dévore;

Je l'aimerai toujours autant que je l'adore;

And the second of the second o

Et jamais, je le sens, je ne vous reverrai.
(Il fort.)

# S C E N E I X. & derniere.

LA COMTESSE, MONTALAIS. LA MARQUISE; M. DE PIENNE.

#### MONTALAIS.

Courons chez lui. Je garde un rayon d'espérance; Il ne partira pas. Des peines de son cœur; Par les plus tendres soins calmons la violence. Tâchons de le fixer en France: Nous loi devons notre bonheur; Méritons le biensait par la reconnoissance.

Fin du troisieme & dernier Acte:







ng somethier.com.l, encourse ng rais National accord

PLEASE DO NOT REMOVE

CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

